L'ITINÉRAIRE

3 $ Volume XXIV, n° 12
Montréal, 15 juin 2017
www.itineraire.ca

Section spéciale !
375e : Montréal méconnu
4 pages centrales

Nos précieux alliés

stm.info/visiteurs

Montréal

et ses déplacements illimités dans 68 stations de métro et 220 lignes de bus.

10$ Titre un jour

18$ Titre 3 jours

Tarifs sujets à changement sans préavis.

vive375

MOUVEMENT COLLECTIF stm

ZOOM sur Claude

Nom Claude Lyrette | **Camelot n°** 319
Âge 60 ans | **Point de vente** Métro Sherbrooke

Claude a eu une enfance heureuse dans une petite ville de l'Abitibi. Enfant sportif, jouant au hockey et au baseball, très bon à l'école, il commence néanmoins à consommer assez tôt. «*Quand je suis arrivé entre l'adolescence et le monde adulte, je n'étais pas bien en dedans. C'est là que le mal de vivre s'est emparé de moi. Je ne sais pas si c'est le fait de ne pas avoir connu mon père...* »

L'esprit de bohème

Claude redoute l'entrée dans ce monde des adultes, qu'il trouve hypocrites. C'est un rêveur, déjà un peu bohème, mais aussi un peu rebelle. Adolescent, il est vite un habitué de l'auto-stop, qu'il pratique pour aller chercher du travail – exploration minière, boulots dans les moulins à scie, construction. Claude raconte en riant qu'à 16 ans, lui et un ami sont partis sur le pouce pendant trois semaines, de Hearst, en Ontario, vers l'Ouest canadien. Leur parcours improvisé s'est terminé de façon précoce à Moose Jaw, en Saskatchewan, où ils ont passé deux nuits en prison pour un repas non payé dans un restaurant, dernier recours de deux adolescents à court d'argent pour se nourrir. Libérés, mais sans les billets de retour espérés, les deux jeunes hommes sont revenus à la maison en sautant des wagons de marchandise.

L'itinérance «*à temps plein*»

Arrivé à 19 ans à Montréal, Claude enchaîne plusieurs emplois. À la trentaine, quand il fait faillite à la suite de dettes contractées en relation, entre autres, à un problème de jeu, Claude passe quelques mois à alterner entre nuits à l'hôtel et nuits à dormir dehors. Ce n'est que quelque temps plus tard qu'il commence à aller à la Maison du Père. Au début, ça lui plaît. Encore, précise-t-il, que c'était plus familial à l'époque, que les drogues synthétiques étaient moins présentes. Il se sent libre, a l'impression qu'un poids lui a été enlevé des épaules : la routine, le métro-boulot-dodo, ce n'était pas pour lui. «*Mais à la longue, la rue, c'est dur*, dit Claude. *À un moment donné, j'avais de moins en moins les capacités physiques et mentales pour continuer, et je commençais à en avoir vraiment assez de cette vie-là.* »

Pendant sept ans, il est «*itinérant à temps plein*». Trouver à manger, arriver tôt pour faire la file dans les missions (une file pour la nourriture, une file pour la douche, une file pour le lit), c'est un travail à temps complet : «*Quand tu fais tout ça, tu n'as plus d'énergie pour autre chose*», explique Claude. D'autant plus que cette existence se passe en mode survie et dans une promiscuité constante. Il lui faut donc en premier lieu sortir de la rue pour pouvoir arrêter de consommer. Il tente un nouveau départ à Québec, mais sa « *cure géographique* » ne fonctionne pas. De retour à Montréal, il trouve un appartement, réduit sa consommation. Puis quelques années plus tard, en 2007, il décide de commencer à vendre *L'Itinéraire*. « *Est-ce que c'est le journal qui m'a sorti de la rue ? Non, mais cela m'a beaucoup aidé à ne pas y retourner.* »

Profiter du moment

Avoir un endroit à soi et rester actif lui a permis de retrouver une certaine dignité, de pouvoir penser à autre chose qu'à sa situation, qu'à la rue. Après 20 ans passés sans voir sa mère et sa sœur, il a pu reprendre contact avec sa famille.

Aujourd'hui, Claude ne souhaite pas s'attarder sur ses difficultés passées, et refuse d'en jeter le blâme sur qui ou quoi ce soit. Après ce long parcours, il comprend que «*la seule chose qui compte, c'est d'essayer de profiter de chaque moment. Je prends conscience que je suis rendu à 60 ans. Je suis moins stressé qu'avant, je prends les choses comme elles viennent, je dédramatise. J'ai arrêté de me taper sur la tête. Autant que possible, j'essaie de vivre une journée à la fois.* »

Par Valérie Savard, bénévole à la rédaction

Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'Itinéraire*.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'Itinéraire *a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.*

Le Groupe L'Itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'Itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de *L'Itinéraire* tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour *L'Itinéraire*. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : **514 597-0238** poste **222**.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

PARTENAIRES MAJEURS

Canada · Québec · Montréal · Desjardins · QUÉBECOR · stm · Ville-Marie Montréal

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Bibliothèque et Archives nationales Québec · La Presse+ · Upperkut · exeko · Luxia Kombucha · Café Brossard · Fondation du Grand Montréal · Fondation J. Armand Bombardier · fondation Carmand Normand · RESAC · L'Œuvre Léger · Great-West · London Life · Canada-Vie · Moisson Montréal · CREP · Côte-des-Neiges Notre-Dame-de-Grâce Montréal

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

insp International Network of Street Papers · AMECQ · Interaction du quartier Peter-McGill Community Council · RAPSIM · CDC Centre-Sud · Chambre de commerce de l'Est de Montréal · Chantier de l'économie sociale · RIOCM

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION
Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, VALÉRIE SAVARD, LAËTITIA THÉLÈME, PAUL VANASSE, GUILLAUME VIGNEAULT
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MIKAEL THEIMER / PORTRAITS DE MONTRÉAL

ADMINISTRATION
Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIER

DÉVELOPPEMENT SOCIAL
Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet Café de la Maison ronde : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'Itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'Itinéraire
PIERRE SAINT-AMOUR - Camelot de L'Itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondaction CSN
KATHERINE NAUD - Ciusss Centre-Sud de Montréal
CATALIN CARACAS - Ranger Design
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

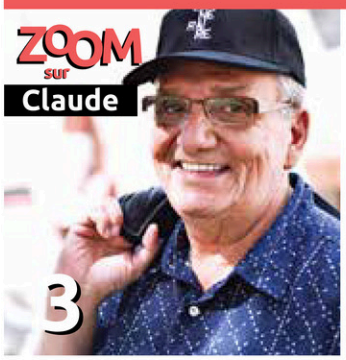
VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234
Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION
TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,
au Groupe communautaire L'Itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de *L'Itinéraire* en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

FSC www.fsc.org
MIXTE
Papier issu de sources responsables
FSC® C011825

MOTS DE CAMELOTS



Manon Fortier.....11
Gaétan Prince.....11
Johanne Besner.....11
Sylvain Pépin-Girard.....27
Mostapha Lotfi.....27
Daniel Grady.....27
Jocelyn Chrétien.....43
Cécile Crevier.....43
Bill Economou.....43

DOSSIER

NOS PRÉCIEUX ALLIÉS

- Des soins pour les animaux des jeunes marginalisés
- « *Jamais sans Diamond* »
- Relation homme et animal : Des compagnons à vie
- Contrôle des animaux : Entre incompréhension et désarroi

Par Alexandra Guellil

SECTION SPÉCIALE - 375E : MONTRÉAL MÉCONNU

L'Itinéraire présente la deuxième de six sections spéciales historiques pour marquer le 375e de Montréal. À travers ces quatre pages centrales du magazine, découvrez ce qui a façonné la vie sociale et populaire de Montréal depuis la fondation de Ville-Marie à nos jours. Publiées chaque 15 du mois, jusqu'en octobre, on vous propose de parcourir les différentes périodes de l'histoire montréalaise en empruntant un point de vue inédit, celui des plus démunis et des gens du peuple. Dans cette édition : la période de 1764 à 1850.

SOMMAIRE

15 juin 2017
Volume XXIV, nº 12

ÉDITORIAL.....7
Elle s'appelait Élisabèthe
Par Josée Panet-Raymond

ROND-POINT.....8

RÉGIONS.....9
Kanak, premier chien en son genre au Québec
Par Nancy Mongeau

ROND-POINT INTERNATIONAL.....10

COMPTES À RENDRE.....28
Voir ailleurs si on y est
Par Ianik Marcil, *économiste indépendant*

INFO RAPSIM.....29
Des fonds à investir rapidement
Par Pierre Gaudreau, *coordonnateur du RAPSIM*

VIE CITOYENNE.....30
Quand *je* devient *nous*
Par Jo Redwitch

CARREFOUR.....32

OPINION.....33
Les poules n'ont pas de dents, mais beaucoup de parents !
Par Mathieu Thériault

HAÏKUS.....34

CULTURE.....36
Les musiciens du métro
Par Simon Jacques

VIE DE QUARTIER.....40
Palmyre, site historique
Par Saïd Farkouh

BD.....42
Par Isabelle Raymond

DÉTENTE.....44

À PROPOS DES ANIMAUX.....46

MOTS DE LECTEURS

Un petit mot pour vous remercier pour le magazine. J'aimerais aussi souhaiter bonne chance à ceux et à celles qui, au coin de Sainte-Catherine et Morgan, juste en face du supermarché Métro Morgan, sont là tous les samedis. Bien à vous.
Jean Giroux

Depuis que je l'ai rencontrée en venant à votre bureau pour acheter L'Itinéraire du 1er mai 2017, j'achète maintenant votre revue - que j'aime beaucoup, depuis longtemps - directement de Jo Redwitch. Je trouve qu'elle écrit très bien. Bravo Jo.
Gino Mazzarelli

J'aimerais offrir mes plus sincères félicitations à notre camelot Gilles Bélanger (coin René -Lévesque/Jeanne-Mance) qui célébrera 20 ans de services au magazine *L'Itinéraire* cette année. On ne peut pas résister à son sourire et son positivisme qu'il affiche en permanence avec une aisance déconcertante. Bravo Gilles, santé et longue vie.
Ta cliente Carmen

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans notre édition du 1er juin 2017. En page 15, au lieu de lire Lea Chau Nguyen, il aura fallu lire Lê-Chaû Nguyen. Toutes nos excuses à la concernée pour cette faute dans l'orthographe de son prénom.

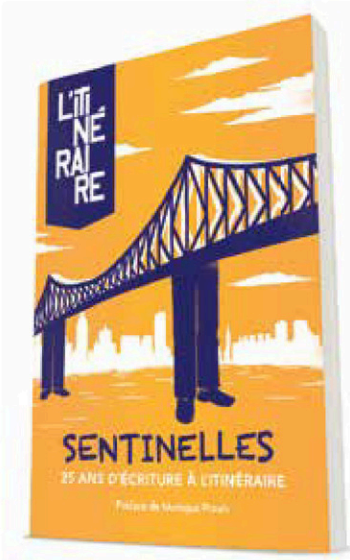
Les camelots sont des travailleurs autonomes.
50 % du prix de vente du magazine leur revient.

ÉCRIVEZ-NOUS !
COURRIER@ITINERAIRE.CA
Des lettres courtes et signées, svp !

CSQ
Centrale des syndicats du Québec

La Centrale des syndicats du Québec est fière de s'associer à la Fête nationale du Québec
lacsq.org

EN VENTE DANS LA RUE !



Cet ouvrage regroupe 100 des plus beaux textes des camelots du groupe communautaire L'Itinéraire. L'organisme intervient auprès de personnes en situation de précarité économique et sociale, permettant leur réintégration par la vente et l'écriture du journal de rue.

L'ITINÉRAIRE
Sentinelles
25 ans d'écriture à L'Itinéraire
2017, 216 pages | ISBN 978-2-9816635-0-4

En vente auprès des **camelots de L'Itinéraire**, en librairie et sur **itineraire.ca**

Merci de redonner un sens à la vie à nos camelots et participants

merci :)

Merci aussi pour vos cartes-repas

Merci de briser leur isolement

Merci de donner du sens à notre mission humaine et d'en assurer la pérennité

Oui, j'appuie L'Itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
✆ **514 597-0238**, poste 240
@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : ○ 40 $ ○ 50 $ ○ 75 $ ○ 100 $ ou _____ $[1]

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 $** chacune = _____ $[1]

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ○

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ $[1]
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

○ 12 mois, **24 numéros** (124,18 $ avec taxes)

○ 6 mois, **12 numéros** (62,09 $ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

L'ITINÉRAIRE

[1] Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site www.itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

IDENTIFICATION ○ Mme ○ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : __|__|__ - __|__|__

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

○ Chèque au nom du **Groupe communautaire L'Itinéraire**

○ Visa ○ MasterCard

N° de la carte : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Expiration _____ / _____ _____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'Itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

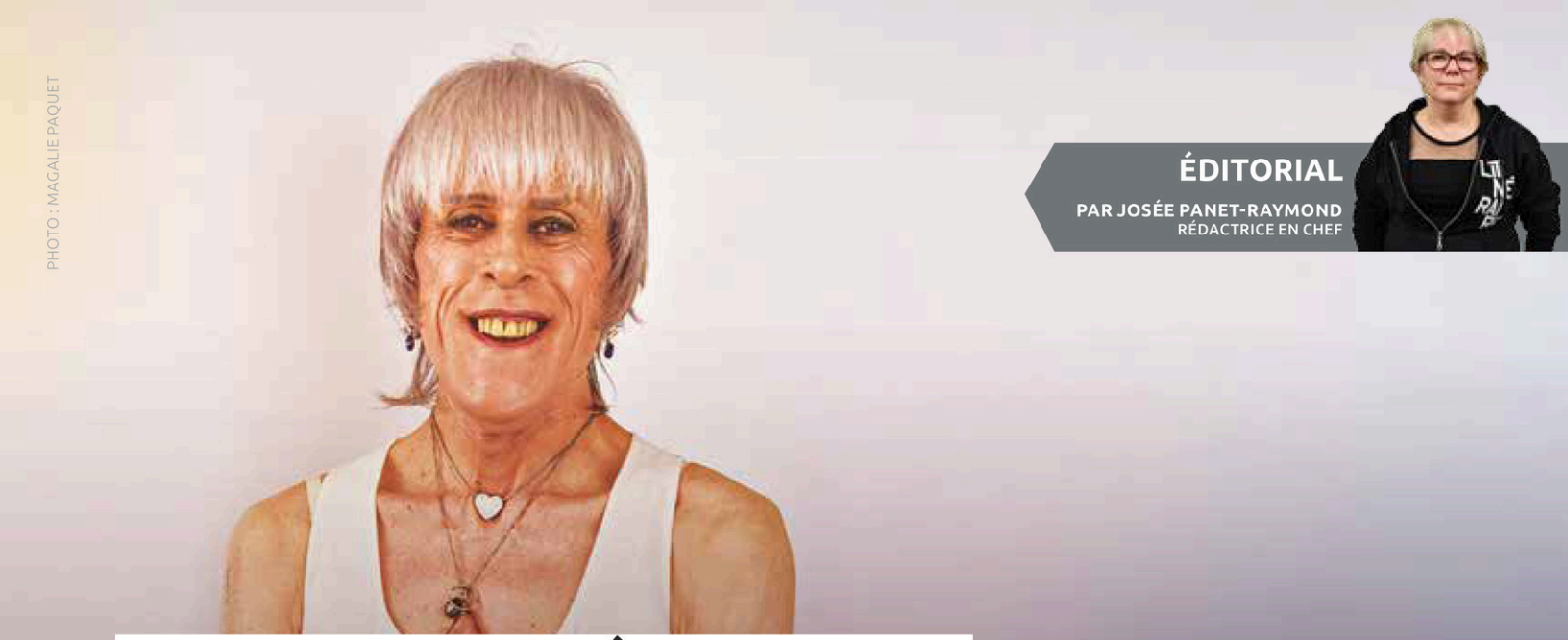


PHOTO : MAGALIE PAQUET

ÉDITORIAL

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND
RÉDACTRICE EN CHEF

Elle s'appelait Élisabèthe

Dès la première fois que je l'ai vue, elle m'a fait une forte impression. Elle marchait à l'aide d'une canne rue Sainte-Catherine en direction de L'Itinéraire, d'un pas lent et prudent, d'une dignité remarquable. Son élégance était tout aussi impressionnante. Vêtue avec goût, une jupe droite, des escarpins aux pieds et un fichu noué sous le menton à la mode des années 50, cette dame, du haut de ses 6 pieds, ne passait pas inaperçue. Pendant des semaines, je la voyais passer et parfois s'arrêter pour parler avec des gens de L'Itinéraire. Puis, un jour elle est entrée et j'ai fait la connaissance d'Élisabèthe.

J'ai eu la chance de la côtoyer pendant quelques mois, au cours desquels j'ai appris à la connaître un petit peu plus à travers chaque bribe de conversation lorsque je la croisais au café le matin en arrivant. L'accueil était toujours chaleureux, le sourire toujours engageant, toujours de la bonté dans les yeux. J'ai aussi découvert chez cette grande dame marquée au fer rouge par la vie une résilience et une dignité hors du commun.

Le 24 mai, elle a été retrouvée morte dans son petit appartement à côté de L'Itinéraire.

Vous dire la peine que ça nous a fait. Nous avons tous été sous le choc d'apprendre cette triste nouvelle. Ça ne faisait pas très longtemps qu'Élisabèthe était revenue à L'Itinéraire. Pas mal tout le monde la connaissait ici. On l'appréciait, on aimait sa compagnie.

Beaucoup se souviennent d'elle du temps qu'elle s'appelait Jocelyn, un grand gaillard qui avait connu une vie remplie des pires traitements, de rejets, d'embûches.

Je n'ai jamais vu un seul camelot lui manquer de respect ou faire des blagues à son sujet même parmi les plus machos. Les préjugés, la méfiance de quelqu'un qui est différent ? « *Pas dans la maison* », le soulignait avec justesse une de mes collègues.

Enfin chez elle

Élisabèthe avait enfin trouvé sa place, sa famille à L'Itinéraire, elle qui avait été larguée par la sienne, qui ne tolérait pas sa différence. On voyait bien qu'elle était heureuse d'être parmi nous. Elle faisait même du bénévolat dans la cuisine. On a appris qu'elle était toute contente que, bientôt, elle allait enfin subir l'opération qui réparerait l'injustice d'être née dans le mauvais corps. Mais on voyait aussi qu'elle souffrait physiquement ; sa démarche trahissait la douleur qui la tenaillait.

Quelques jours après son décès, ses maigres possessions ont été cavalièrement jetées au trottoir. Les quelques plantes qui mettaient de la vie dans son chez soi ont été enlignées sur la rue, libres d'être cueillies par le premier passant. Tout ça sentait l'abandon, la tristesse, la solitude.

Une cérémonie pour les oubliés

J'ai voulu savoir ce qu'il adviendrait de la dépouille d'Élisabèthe, me doutant bien que sa famille ne viendrait pas réclamer son corps. Un appel à la morgue m'a aiguillée vers la maison funéraire Aeterna, qui, depuis de nombreuses années, s'occupe des itinérants et personnes décédées dont personne ne veut. Cette maison funéraire, qui a longtemps eu pignon sur rue au centre-ville de Montréal, s'est affiliée avec la Maison du Père pour offrir des obsèques décentes aux gens de la rue. L'entreprise collabore de près avec la police et la morgue pour retrouver les proches des personnes décédées.

La consultante Claudine Simard m'a informée qu'Élisabèthe était venue les voir il y a plusieurs années pour faire ses propres arrangements funéraires, soit de se faire incinérer et de ne pas contacter sa famille. En septembre prochain, m'a dit la dame, il y aura une cérémonie spéciale et la mise en terre collective des morts non réclamés, dont Élisabèthe. On nous contactera lorsque la date sera fixée. Entre temps, nous tous à L'Itinéraire souhaitions rendre hommage à Élisabèthe, souligner son passage sur Terre et honorer sa mémoire.

Enfin, je souligne qu'Élisabèthe, du temps qu'elle était Jocelyn, a écrit un témoignage qui se trouve dans le recueil *Sentinelles : 25 ans d'écriture à L'Itinéraire*. En page 93, on découvre le texte intitulé *Un sac de bonbons mélangés* qui s'amorce ainsi : « *La vie nous amène là où elle veut. Dans mon cas, elle m'a amené là où je ne voulais pas* ». S'ensuit le récit dur et sombre de ce qui a été le calvaire d'un enfant, d'un adolescent, d'un homme abusé et désabusé.

Dans les derniers mois de sa vie, Élisabèthe a repris les rênes de sa vie et regardait droit devant.

Je souhaite Élisabèthe que maintenant, tu marches dans la lumière. ■

4 questions à Tristan Ouimet-Savard

PHOTO : CAMILLE GLADU DROUIN

Coordonnateur au Regroupement des Auberges du cœur du Québec (RACQ), Tristan Ouimet-Savard revient sur les conséquences de l'adoption du projet de loi 70, désormais appelée Loi 25, sur l'aide sociale aussi appelée l'aide financière de dernier recours.

❶ Huit mois après l'adoption de la Loi 25, où en est-on aujourd'hui ?

Nous sommes dans l'attente des règlements qui détailleront les modalités pratico-pratiques de la loi, notamment le programme Objectif emploi. Un projet de règlement devrait sortir soit au courant de l'été, soit à l'automne prochain. Nous n'avons que très peu d'informations à ce sujet et donc beaucoup d'inquiétudes malgré le fait que le Ministre dit qu'il « *ne laissera personne tomber* ». Plusieurs espèrent éviter le pire avec un règlement qui prévoirait un certain nombre d'exceptions ou d'exemptions aux coupures sur le chèque de base pour les personnes dites les plus éloignées de l'emploi, notamment celles en situation d'itinérance.

❷ Le programme Objectif emploi est la mesure la plus controversée de cette loi. Quelles ont été les suites des discussions publiques organisées par le gouvernement ?

Favorables et défavorables. Favorables, car le ministre François Blais a dit vouloir privilégier le retour aux études et en formation pour les jeunes, plutôt qu'une entrée précipitée et précaire sur le marché de l'emploi. Mais, l'aspect obligatoire du programme a été conservé. Il sera désormais possible de couper le chèque de base de 628 $ par mois d'une personne qui fait sa première demande d'aide sociale et qui n'a pas de contrainte « *reconnue* ». S'il est vrai qu'il y a eu d'autres programmes obligatoires pour les bénéficiaires de l'aide sociale, c'est bien la première fois que l'on va aussi loin. C'est un recul immense pour le droit au revenu et la lutte à la pauvreté. Force est d'admettre que le gouvernement n'a pas entendu les arguments des différents groupes et organismes qui ont pourtant une connaissance du terrain. Avec la création du programme Objectif emploi, le gouvernement soutient *mordicus* une vision conditionnelle de l'attribution de l'aide financière de dernier recours.

❸ Peut-on prévoir certaines des conséquences de l'application de ce programme sur le terrain ?

C'est vraiment le projet de règlement qui définira le cadre et les mesures d'application. D'ailleurs, beaucoup de personnes pensent que le programme Objectif emploi est déjà en vigueur, ce qui provoque de la confusion et du stress. Il est certain que les services actuels à l'aide sociale et de l'aide à emploi ne sont pas adaptés pour répondre aux besoins des personnes qui sont aux bords de la rue ou vivent une situation d'itinérance. En ajoutant une couche punitive et obligatoire, on voit mal comment les choses pourront s'améliorer. Au final, on craint que les personnes soient contraintes d'entamer des démarches qui ne répondent pas à leurs besoins et leurs aspirations, que l'accompagnement soit synonyme de contrôle et que cela résulte à des coupures sur les budgets de survie de ces personnes. Ce qui créera davantage de pauvreté et d'itinérance.

❹ Ce n'est pas la première fois que l'aide sociale est réformée au Québec. Comment peut-on analyser ces multiples changements ?

Je me réfère à Vivian Labrie, chercheure à l'Iris qui indique que, hormis quelques exceptions, presque toutes les modifications apportées à l'aide sociale ont fait perdre sa qualité à cette mesure. Que l'on parle de la baisse constante du montant versé, des critères de sélection plus restreints ou des mesures de discrimination envers certains bénéficiaires, le droit à une aide financière de dernier recours a été constamment charcuté depuis sa création. Pourtant, l'intention du premier législateur était de garantir ce droit en palliant au déficit qui existe entre les besoins d'une famille ou d'une personne et les revenus dont elle dispose. Aujourd'hui, on parle des besoins essentiels, tels qu'ils sont reconnus par la mesure du Panier de consommation. Cet outil de mesure comprend la nourriture, l'habillement, le transport, le logement et autres dépenses. Il faudrait entamer une réelle réflexion sur l'aide sociale afin d'en faire une mesure permettant de lutter réellement contre les inégalités et la pauvreté. Un bon point de départ serait de se référer aux notions de droits, d'égalité et de dignité et d'assurer minimalement un montant permettant de couvrir sans condition les besoins de base. ■

PHOTO : SERVICE DE POLICE DE SHERBROOKE

Sherbrooke

Kanak, premier chien en son genre au Québec

PAR NANCY MONGEAU - ÉDITRICE DU JOURNAL DE RUE DE SHERBROOKE

Les chiens policiers sont bien connus pour être de fins dépisteurs de drogue et conduire les agents sur les traces de criminels en cavale, mais les services d'un membre canin ne se limitent pas à ces tâches à Sherbrooke. On a trouvé une tâche bien particulière qui fait beaucoup de bien.

Kanak est le premier chien policier de soutien émotionnel du Québec. Il s'est joint à l'équipe du Service de police en juin 2016. Sa principale tâche consiste à soutenir les enquêteurs lors d'entrevues avec des victimes, plus spécifiquement avec les jeunes abusés physiquement, psychologiquement ou sexuellement. La présence de Kanak les apaise et les réconforte, en plus de faciliter la création du lien de confiance avec les intervenants judiciaires et de créer une diversion positive aux événements traumatisants. Kanak est appelé à accompagner les victimes lors de toutes les étapes du processus judiciaire, de l'intervention en première ligne jusqu'au témoignage à la Cour.

Le labrador noir apporte un côté humain aux interventions. Quand le choc est trop grand pour les victimes, elles ont parfois de la difficulté à parler, les interrogatoires peuvent être une épreuve pour elles. C'est à ce moment que la présence de Kanak devient essentielle : quand on flatte ce gros toutou, c'est rassurant, ça apaise les angoisses et libère la parole.

La détective Mélanie Bédard, instigatrice du projet confie qu'elle avait lu dans un article en provenance de Calgary, un témoignage d'une victime pour qui le chien de soutien avait fait grand bien, mais que ce n'est qu'à l'adoption de leur chien familial qu'elle et son conjoint (lui aussi policier) se sont rendu compte de l'effet d'un animal sur les enfants. « *Depuis l'arrivée de notre chiot, nos enfants vont vers lui pour un câlin lorsqu'ils ont de la peine ou se sont fait mal. Hébétés, on s'est demandé pourquoi ils ressentaient le besoin de se réconforter auprès du chien plutôt que de leurs parents aimants et présents ! Puis on a poussé notre réflexion... quel doit être le besoin de réconfort d'un enfant abusé physiquement ou sexuellement, négligé, abandonné, quand il doit venir au poste de police (pas toujours accueillant comme endroit) afin de rencontrer un enquêteur -un inconnu qui peut lui paraître intimidant (même si on est vraiment sympathique)- et de répondre à des questions douloureuses et difficiles en plus de le faire seul ? S'ils ne sont pas accompagnés d'un parent lors de l'entrevue, quel doit être leur besoin de réconfort alors? Immense j'imagine.* »

Projet-pilote concluant

Mélanie Bédard n'avait jamais démarré de projet, elle s'est lancée dans l'aventure, convaincue des bienfaits qu'un animal de soutien aurait pour ces jeunes. Après avoir fait des recherches, elle lance le projet-pilote l'été dernier. En 9 mois, Kanak est venu en aide à 67 personnes, en majorité des enfants, mais il est aussi intervenu auprès d'une femme qui avait été séquestrée et violentée par son conjoint. Après avoir reçu des soins à l'hôpital, elle était encore sous le choc au poste et il était difficile de prendre sa déclaration. L'enquêteur responsable de son cas a fait appel à la détective Bédard et à son coéquipier canin. La victime a flatté le labrador tout le long de l'entrevue, elle s'est couchée la tête sur la sienne à quelques reprises et a pu terminer sa déclaration. L'équipe rencontrera aussi une dame âgée victime de maltraitance. Kanak est disponible pour toute victime ou témoin d'un acte criminel ou d'un événement traumatique ayant besoin de réconfort ou de se détendre. Évidemment, les gens doivent aimer les chiens pour que ça fonctionne! Les parents des enfants sont également heureux de voir Kanak et les plus émotifs se penchent vers lui pour le flatter aussi. Mme Bédard se dit la première bénéficiaire de la présence de son nouveau compagnon de bureau grâce à qui elle n'a plus l'impression d'être au travail! Elle ne comprend pas pourquoi il n'y avait pas de ces chiens au Québec avant.

Le projet-pilote s'est révélé si concluant que non seulement la présence de Kanak est là pour rester au Service de police de Sherbrooke, mais aussi que la Sûreté du Québec vient de terminer la formation de deux autres chiens pour offrir le même service qu'au SPS.

Ailleurs au Canada et dans le monde, des chiens comme Kanak œuvrent déjà au service de la communauté. C'est d'ailleurs en entendant parler des bienfaits du travail d'un chien policier pour une fillette agressée sexuellement que la détective Mélanie Bédard du SPS a eu l'idée de développer ce projet à Sherbrooke. Au Canada, on compte près d'une vingtaine de chiens de soutien, alors que la pratique date de 1989 aux États-Unis où leur nombre se chiffre à 137. ■

ÉTATS-UNIS | Aider les animaux sans-abri et leurs humains

PHOTO : SAFPAW

SAFPAW (*Southern Alliance for People and Animal Welfare*), un OSBL du Tennessee qui s'intéresse au bien-être des personnes et des animaux a étendu ses services pour soigner les individus dans la pauvreté ainsi que leurs animaux. SAFPAW fournit un service gratuit de stérilisation des animaux et un transport hebdomadaire à Animal House, son partenaire vétérinaire, en plus d'offrir des soins de santé, y compris des vaccins, des aliments, des colliers, des laisses et des abris, et de la paille pour les animaux vivant à l'extérieur. Il propose aussi des tentes et des sacs de couchage pour les propriétaires d'animaux. L'organisation aide également les sans-abri à obtenir leur certificat de naissance, leur carte de sécurité sociale et des formulaires d'identité de l'État du Tennessee « *nécessaires pour commencer et obtenir non seulement des logements et des emplois, mais tous les autres services nécessitant une identification* », a déclaré Laurie Green, la fondatrice de l'organisme. (*The Contributor/INSP*)

PHOTO : MUHAMMAD HAMED/*REUTERS*

IRAK | Pas d'école pour des milliers d'enfants

Ahmed Abdelsattar vend de la crème glacée dans un camp de réfugiés pour les Irakiens déplacés à l'intérieur de leur pays. Il est l'un des dizaines de milliers d'enfants orphelins ou laissés sans abri par la guerre contre l'État islamique. À 17 ans, il devait avoir terminé ses études, mais depuis plusieurs années il est le principal soutien de sa famille. Ahmed avait 14 ans lorsque l'État islamique a balayé Mosul et a déclaré un califat en 2014. Craignant qu'il soit endoctriné et envoyé pour se battre par les militants, ses parents l'ont retiré de l'école. Huzayfa, de son côté, a étudié jusqu'à la cinquième année mais a dû abandonner lorsque l'État islamique est venu. Les militants lui ont enseigné des maths en utilisant des balles, des fusils et des bombes, selon le garçon de 12 ans, qui aujourd'hui vend de la ferraille. L'UNICEF estime qu'environ 1,2 million d'enfants irakiens ne vont pas à l'école dans tout le pays. (*Reuters/INSP*)

PHOTO : MILAGROS SALAZAR/*IPS*

PÉROU | Lutte contre la corruption de l'Amazonie

Les représentants des mouvements sociaux, des dirigeants autochtones et des universitaires se sont engagés à lutter contre la corruption qui menace l'Amazonie lors d'un forum majeur qui a eu lieu au Pérou en mai. On y dénonce notamment que les entreprises d'une douzaine de pays d'Amérique latine et d'Afrique, dont le géant de la construction d'Odebrecht, ont payé d'énormes pots-de-vin à des fonctionnaires publics de haut niveau pour gagner des contrats de travaux publics dans la région, menaçant les forêts et les droits des populations autochtones qui y vivent. « *La corruption a pénétré la forêt amazonienne comme une maladie qui infecte tout* », a déclaré Ruben Siqueira, coordinateur de la Commission pastorale de la Terre (CPT), lors du 8e Forum social panamazonique (FOSPA), qui a réuni les représentants de la jungle de l'Amazonie péruvienne de la société civile de huit pays du bassin amazonien. Le forum, qui a attiré plus de 1600 participants dans le nord du Pérou, s'est terminé avec 24 propositions pour protéger les forêts, l'eau, les terres et les droits des peuples autochtones de la région. (*Inter Press Service/INSP*)

L'Itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.

insp International Network of Street Papers

TRADUCTION : GENEVIÈVE BERTRAND

Bienvenue dans ma jungle

À l'adolescence, j'ai eu une perruche, un bocal à poissons avec deux bettas dans ma très petite chambre, avec 50 plantes ! Coco se baladait sur moi et mangeait au bord d'une assiette. Jusqu'à ce que des amis créoles m'expliquent ce que veut dire « coco »* en créole. Je l'ai donc appelé Cocotte.

Ma concierge m'a donné un labrador. Il était entraîné à détecter les agresseurs. Un jour, quelqu'un l'a emmené pour soi-disant lui montrer un truc. Il n'est pas revenu. J'ai eu une chienne Pékinoise nommée Jessie et une chatte black tabby-himalayenne-lynx-pointe en triste état. Je l'avais nommée Mimine, mais le vétérinaire l'a enregistrée sous Mémine. Elles étaient malades, je les ai guéries.

J'ai eu une chienne tricolore croisée avec un beagle. Elle avait eu quatre maîtres. Le premier partait deux mois et laissait ses chiens chez lui seuls. Elle a aussi été chez un éleveur. Quand on me l'a donnée, je voulais attendre quatre jours, le temps de m'ordonner. La propriétaire de l'animalerie m'a dit que pour un répit, elle la garderait. Quand je l'ai appelée, elle ne voulait pas. Méganne brisait, mangeait tout. Elle sautait dans mes bras. Elle pesait 60 livres. L'éleveur ne lui a pas montré à ne pas tout briser. Mais elle était fine. Je l'attachais quand je dormais ou quand je sortais. Une nuit, elle s'était détachée et marchait doucement. Mémine, à côté de moi, avait un peu peur, craignait qu'elle brise tout. En l'attachant, je me suis dit : « *J'aurais dû lui laisser sa chance, elle n'avait rien brisé et elle marchait doucement plutôt que de courir comme un cheval comme avant.* » Une fois, pour manger en paix, je l'attache avec sa laisse. Je déguste. Elle avait été élevée pour ne pas japper, et là, elle me lance : « *Wouf wouf* ! » J'ai cédé : je suis allée lui porter le poulet en courant.

Ravoir un animal… C'est une dose d'amour, comme un bébé dont on peut s'occuper. Ils ne sont pas méchants. On me disait : « *C'est à toi de décider, Manon. Pas à ton animal.* » Avec ma pratique, c'est moi la maîtresse. Point.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

* *Sexe féminin…*

PHOTO : PASCAL DUMONT

Ma vie avec Doudoune

Doudoune, c'est mon bébé et la mascotte de L'Itinéraire. Elle a 7 ans. Elle a été dans un photo-roman qui a été publié dans le magazine. On fait la garde partagée avec mon frère, puisque nous vivons dans le même building. Elle passe la journée avec moi, car il faut qu'elle sente ma présence. Mais le soir, quand c'est l'heure du dodo, adieu Gaétan, bonne nuit Daniel.

Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu une compagnie animale dans ma vie. Quand j'avais une dizaine d'années, j'avais un poisson rouge et une perruche. J'ai toujours aimé le contact animal, peut-être un peu sauvage. Je restais en région, il y avait un bois en arrière de chez nous et je courais après les couleuvres. À un moment donné, j'ai été au zoo de Granby avec mes parents et j'ai fait un tour d'éléphant. Le même jour, je leur ai demandé d'adopter un bébé boa pour un an, mais ma mère a jamais rien voulu savoir.

J'ai aussi eu des chiens. Quand j'ai été en appartement, j'ai commencé à faire l'élevage de poissons tropicaux pour le fun. En arrivant à Montréal, je n'avais plus de place en appartement pour avoir des chiens. C'est là que j'ai décidé d'avoir un chat à la place.

La première chatte que j'ai eue m'a sauvé la vie. On l'avait trouvée dans la rue, c'était un bébé, elle avait été abandonnée par sa mère. Elle ne voyait même pas encore. J'ai fait son sevrage, et elle m'a vraiment adopté. C'est comme si j'étais sa mère. Quand elle est décédée, j'en ai fait une dépression, il a fallu que j'apprenne à faire mon deuil.

Des animaux, ça t'occupe, ça fait une présence, ça calme. Ils ressentent l'amour que tu as pour eux.

GAÉTAN PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

MOTS DE CAMELOTS

Les animaux et moi

Je suis très déçue de la société. On a parlé beaucoup des pitbulls pour dire qu'ils sont dangereux et pourtant, il y en a beaucoup qui sont très fins, qui ne mordent pas. Il y a d'autres animaux dont on ne parle pas et qui sont méchants, peu importe leur grosseur.

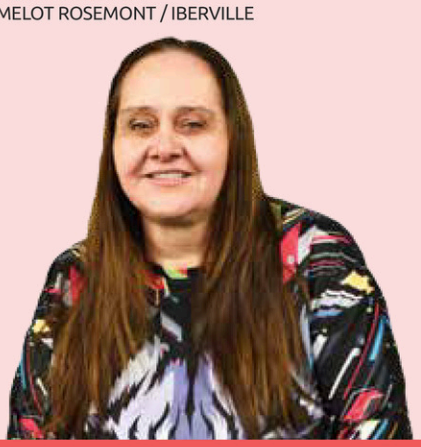
À chaque fois que des personnes vont louer un appartement, beaucoup de propriétaires refusent les chiens et chats, et pourtant, ils font partie de notre famille. Où va-t-on les mettre ?

J'ai été élevée avec des chiens et des chats. J'en ai eu longtemps. C'était une sécurité pour moi (surtout les chiens) et ça me faisait sortir de la maison. Je me souviens d'une petite chienne, comme une balle de laine, elle était beige et brun foncé, elle avait les oreilles droites. Elle était en parfaite santé, je l'appelais « *Princesse* ».

J'ai aussi eu un Golden, j'habitais encore avec ma mère et ma sœur. Il était beige, un gros toutou, il m'écoutait, c'est moi qui lui avais donné son éducation. Il a grogné une seule fois, je lui ai donné un petit coup sur le côté du museau, assez pour le saisir et il n'a jamais recommencé. Il a même sauvé du monde. Je l'avais donné à une famille en Ontario, sur une ferme. C'était un bon chien de garde. Une fois, quand le fermier était dans les champs, un malfaiteur est entré pour s'attaquer à sa femme et à ses enfants. Le chien était dehors. Il est entré par une autre porte et a attrapé l'individu par le bras, tellement fort qu'on a eu du mal à l'enlever. La femme et les enfants étaient sains et saufs.

Aujourd'hui, je ne peux pas avoir d'animal à cause de mes propriétaires. L'affection que je leur donnais et qu'ils me donnaient, c'était vraiment de l'amour, et ça me manque beaucoup.

JOHANNE BESNER
CAMELOT ROSEMONT / IBERVILLE



Une jeune femme photographiée par Mikaël Theimer avec son chat sur la tête dans le cadre de *Portraits de Montréal*. Une initiative photographique visant à mettre en valeur les différents visages de la métropole.

PHOTO : MIKAELTHEIMER/PORTRAITS DE MONTRÉAL

Nos précieux alliés

En 2013, le Québec comptait plus de 2,5 millions de chats et de chiens, selon une étude réalisée pour le compte de l'Association des médecins vétérinaires du Québec en pratique des petits animaux, en collaboration avec la Ville de Montréal et le CDMV (Centre de distribution de médicaments vétérinaires), le distributeur pancanadien de produits et services dédiés aux médecins vétérinaires. Difficile néanmoins de savoir combien d'entre eux sont sous la responsabilité de personnes n'ayant pas de domicile fixe et que l'on croise au détour des coins de rue de Montréal. Pourtant, s'il est facile de juger ces propriétaires, il faut aussi se rappeler que leurs chats, chiens, lapins ou rats, etc. sont leurs fidèles compagnons de route. Ils leur garantissent une présence et leurs maîtres sacrifieraient tout pour leur garantir la santé, jusqu'à leur propre logement. Une relation digne d'une véritable amitié.

PHOTO : MAGALIE PAQUET

Des soins pour les animaux des jeunes marginalisés

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Dans les locaux de l'organisme Dans la rue, au coin des rues Ontario et Papineau, Nicolas et Angie attendent le vétérinaire qui verra leur lapin, Batman. Ce nom, l'animal le porte en raison d'une tâche de naissance sur son dos qui ressemble à une cape, leur rappelant vaguement celle du super-héros. C'est le seul endroit à Montréal où ils peuvent le faire soigner sans frais.

Ce n'est que depuis décembre dernier que Nicolas et Angie ont adopté leur lapin Batman. « *C'est notre p'tit gars !* », s'amuse Angie en mettant la main sur son ventre rond. Les deux jeunes, âgés respectivement de 22 et 20 ans, seront bientôt parents. Une nouvelle étape qu'ils sauront franchir en compagnie de Batman. « *Il donne de l'attention et de l'amour. Il n'a pas vraiment la personnalité d'un lapin, plutôt celle d'un chien !* », ajoute Angie en scrutant ses moindres actions. « *Check, il ne veut pas sortir parce qu'il a l'habitude que la cage soit fermée ! Oh, il y va quand même !* », s'émerveille Nicolas en le retenant avec son pied pour éviter qu'il ne s'échappe.

Si le couple peut bénéficier des services de la clinique pour les animaux, installée les premiers mercredis soirs du mois dans les locaux de l'organisme Dans la rue, c'est grâce à la collaboration établie entre le père Emmett Johns, dit « Pops », et feue Dre Diane Blais, de la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal, située à Saint-Hyacinthe. Bien que les actions de la clinique soient limitées, les animaux peuvent tout de même être vaccinés et vermifugés. C'est aussi l'occasion pour les jeunes propriétaires de demander des conseils tant sur la stérilisation que sur l'hygiène de vie de leur animal. Grâce aux partenariats de la clinique, il leur est aussi possible de récupérer des sacs de nourriture ainsi que certains médicaments.

Aux côtés de Nicolas et d'Angie, David patiente avec ses deux chatons. « *Je me suis retrouvé dans la rue en 2013 et je venais ici pour dîner et bénéficier d'autres services. Ces deux-là sont les petits de ma deuxième femelle.* » David travaille en prévention auprès des jeunes qui consomment. Il reste bref sur son passé, mais soutient que « *lorsqu'on travaille dans ce domaine-là, c'est que l'on a sûrement un certain vécu qui permet de comprendre les jeunes auprès de qui on intervient* ». Pour lui qui se souvient de ses colocations qui ne se sont pas bien passées, ses chats sont une façon de briser la solitude, d'éviter la dépression et d'avoir une présence dans son appartement.

> *« Dans la rue, il y en a beaucoup qui ont des chiens ou des rats. Avec leur sac à dos, c'est pas mal tout ce qui leur reste. C'est super important pour eux leur animal, certains sont même prêts à refuser un logement si leur animal ne peut pas être avec eux ! »*
>
> David

Pas que de l'altruisme

Comme tous les premiers mercredis soirs du mois, date fixe à laquelle est organisée « *la vet-night* », Yaffa Elling et Étienne Lalonde, intervenants auprès des jeunes de Dans la rue s'organisent. Dès l'arrivée des premiers étudiants, une chaîne humaine est formée afin d'entreposer les quarante à cinquante sacs de nourriture au sous-sol de la bâtisse. « *Ces sacs viennent des dons de Saint-Hyacinthe. Mais, je conseille toujours aux jeunes de se renseigner au Mondou de leur quartier pour récupérer des sacs endommagés. Cela permet d'être moins dépendant de notre ressource et de se créer un autre réseau* », explique Étienne Lalonde. « *On a beaucoup de jeunes pour qui leur animal est leur seul ami, cela signifie que l'animal peut passer avant eux. Puis, c'est aussi plus sécuritaire quand tu dors dans un parc avec ton chien* », poursuit-t-il.

En général, les jeunes adoptent leur animal quand ils sont dans la rue, ce qui peut poser certains problèmes puisqu'à Montréal, seul un centre d'hébergement pour mineurs qui dépend de Dans la rue accepte des résidents ayant des animaux. « *Ce n'est pas évident de gérer les animaux dans un refuge. Il faut souvent rappeler aux jeunes de s'occuper de leur animal, c'est une petite structure. Si tout le monde*

vient avec son chien, cela peut devenir ingérable. Aussi, c'est bien beau pour ceux qui ont un chat, mais il y a plus de personnes qui sont allergiques aux chats qu'aux chiens », affirme M.Lalonde. S'ils ne sont pas accueillis dans ce seul refuge qui accepte les animaux, ils doivent donc redoubler de stratégie pour trouver un endroit sécuritaire où passer la nuit.

À peine arrivé sur les lieux, le vétérinaire Jean Gauvin consulte la liste de suivis. 12 chats, 2 rats, 2 lapins et 23 chiens seront soignés dans l'espace qui fera office de salle de traitement pour la soirée. Certains étudiants sont présents parce qu'il s'agit d'une expérience intégrée à leur programme d'études et d'autres le sont pour faire du bénévolat. Tous sont en pratique vétérinaire des petits animaux dans la région de Montréal. Quant aux vétérinaires professionnels, ils sont tous bénévoles. « *Pour les étudiants, il s'agit de leur première expérience clinique. C'est vraiment un* "eye opener" *parce qu'ils vont rencontrer des personnes qui ne sont peut-être pas aussi chanceux qu'eux dans la vie et ils vont le réaliser. C'est une relation à double sens* », soutient Jean Gauvin.

> *« La relation que les jeunes ont avec leurs animaux est incroyable. Ils passent beaucoup de temps avec leurs animaux. Ils sont très bien élevés et très proches. Ils ont une belle complicité ! »*
>
> Jean Gauvin

Une présence précieuse

L'itinérance et la précarité sont souvent associées à une panoplie de préjugés. Et si le fait d'avoir à ses côtés un animal rendait le quotidien plus supportable ?

Une étude publiée en mars 2016 par le Collège vétérinaire de l'Ontario à l'Université de Guelph a démontré que les jeunes itinérants ayant des animaux de compagnie ont trois fois moins de chances d'être déprimés, d'adopter des comportements potentiellement dangereux comme la consommation de drogues dures ou autres actes criminels. De plus, ils se confieraient plus facilement aux vétérinaires à propos de ce qu'ils traversent au quotidien. Sur 198 jeunes de la rue interrogés à Toronto, Ottawa, Kingston et Hamilton, 98 avaient des animaux. Tous étaient au moment des entrevues dans des refuges ou des haltes.

Pour la chercheuse principale, Michelle Lem, « *ces résultats [auraient dû] sonner l'alarme auprès des fournisseurs de services sociaux qui ne permettent pas aux itinérants de rester avec leur animal de compagnie dans les refuges puisqu'ils refusent de l'abandonner pour avoir accès à un lit ». De plus, elle soutient que les Canadiens ne comprennent souvent pas pourquoi un adolescent vit dans la rue. « Ils y sont habituellement en raison d'une ambiance toxique à la maison, de traumatismes, d'abus, de jugements sévères de leur famille parce qu'ils sont lesbiennes, gais, bisexuels ou transgenres* », explique-t-elle. L'animal leur permet d'éviter les jugements et dans bien des cas leur sauvent la vie.

En plus de cette étude, la chercheuse Mme Lem s'est intéressée, le temps de son doctorat, aux effets que peuvent avoir la possession d'un animal pour les jeunes adultes de l'Ontario. « *Les animaux domestiques ont des effets bénéfiques dans plusieurs domaines psychosociaux, y compris l'amélioration des relations sociales et de l'estime de soi (...) Les recherches réalisées à ce jour permettent d'appuyer que la possession d'un animal pour un sans-abri peut avoir deux principaux avantages : l'amélioration de la vie sociale, émotionnelle et de la santé physique ainsi qu'une meilleure responsabilisation de l'individu qui se doit de s'occuper de l'animal* », peut-on lire dans sa thèse publiée en 2012.

La chercheuse s'appuie notamment sur des recherches de 2011, portant sur le rôle que jouent les animaux domestiques dans la vie des femmes sans-abris dans six grands centres urbains. « *Besoin de compagnie, acceptation inconditionnelle, confort, responsabilité, santé, valeur thérapeutique, sentiment de sécurité* » sont les principaux bénéfices qui y sont soulignés. ■

PHOTO : MAGALIE PAQUET

PHOTO : MIKAELTHEIMER/PORTRAITS DE MONTRÉAL

Après avoir arrêté de consommer de la drogue, David faisait du bénévolat pour aider les jeunes accros à l'héroïne. Un jour, il a fait la connaissance de deux policiers qui venaient d'arrêter des dealers. À l'arrière de leur voiture, il y avait une chienne qui aurait fini à la SPCA si David ne l'avait pas récupérée. Ce dernier a tout sacrifié pour la soigner, jusqu'à perdre son appartement et ses économies. C'est la raison pour laquelle, il s'est retrouvé à la rue.

Source : Portraits de Montréal

PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL

Thibault Carron et Mikaël Theimer

« Jamais sans Diamond »

PAR ALEXANDRA GUELLIL

C'est justement parce que David ne pouvait pas entrer dans un refuge avec son chien, Diamond, qu'il restait dans la rue. « *Si tu lui enlevais son chien, il n'avait plus de raison de vivre. Il préférait vivre avec son chien dans des conditions de misère plutôt que de s'en séparer et regagner un semblant de dignité* », témoigne Mikaël Theimer auteur de la photo ci-contre et de la une de ce magazine.

Derrière chaque photo se cache une histoire. « *Ce cliché est parmi les derniers que j'ai faits de David. Quand je l'ai vu la première fois, j'étais sorti au centre-ville pour faire des photos pour Humans of the Street, le sous-blogue que je venais de créer pour compiler toutes les histoires d'itinérance qu'on obtenait dans* Portrait de Montréal », raconte le jeune photographe.

> *« On arrive à un moment où les gens ne sont pas prévenus. Ils sont donc photographiés dans un moment d'authenticité »*
> Thibault Carron

David était alors sur le trottoir d'en face, en train de quêter avec son chien, assis, penché en avant, une main tendue vers l'avant et faisant des mouvements de va-et-vient, la tête baissée. « Je me suis dit qu'il paraissait en manque de son fixe et qu'il était préférable de ne pas y aller. Puis, je me suis entendu penser cela et je me suis rappelé que je faisais un projet pour lutter contre ces préjugés alors que je faisais exactement la même chose », se souvient le photographe. Ce dernier a donc traversé la rue pour discuter avec David. « *Je lui ai demandé en anglais et en français s'il allait bien et il a relevé la tête en me faisant un large sourire et m'a dit "*Oh yeah I was just praying ! *". La simplicité de sa réponse m'a vraiment surpris, considérant sa situation, cette réponse m'a mis une claque* », se souvient-il. C'est à ce moment-là que David lui partage la raison pour laquelle il était dans la rue : avoir dépensé jusqu'au dernier cent pour soigner sa chienne, Diamond.

Bien plus qu'une photo

À la suite de ces premiers clichés, les internautes qui suivent *Portraits de Montréal* sur les différents réseaux sociaux ont pu connaître l'histoire de David : celle d'un homme qui ne l'a pas eu facile dans la vie, mais qui avait bel et bien arrêté de consommer, trouvé un logement jusqu'à tout perdre pour soigner son animal. « *Au début, on se questionnait beaucoup sur le poids qu'ont nos clichés... en terme d'intrusion, seconde Thibault Carron. Puis, l'histoire de David et Diamond ou encore celle de France Lapointe* (camelot de L'Itinéraire) *ont bien prouvé qu'une photo peut valoir bien plus.* »

Après la publication de la photo de David et Diamond, beaucoup de personnes souhaitaient aider. Si bien que cette publication a permis de lui dénicher un appartement. Les deux photographes se sont alors empressés d'annoncer la nouvelle en ligne en prenant un cliché de David montrant tout sourire son nouveau bail. Ce que cette photo ne révèle pas, c'est que depuis le mois de novembre dernier, Mikaël Theimer et Thibault Carron n'ont plus de nouvelles de David. « *On a su qu'il était dans une situation un peu difficile juste avant l'hiver, il n'avait plus de place où rester. Son passé est revenu le hanter avec des dettes qu'il aurait contractées en Nouvelle-Écosse* », commente Mikaël Theimer. S'ils n'ont pas pu le contacter pendant quelque temps en raison de déplacements hors de Montréal, les deux photographes se sont rendus dans les endroits « *où il avait l'habitude de traîner* », sans résultat.

À la question de savoir quelle photo a le plus marqué les deux photographes, un silence s'installe. Mikaël Theimer mentionne une série de clichés pris avec David et Diamond qui semble encore beaucoup le toucher « *pour toute l'histoire qu'elle porte* » et Thibault Carron parle de France Lapointe, camelot sur le Plateau Mont-Royal. « *J'habite deux blocs plus loin que son spot. Je la vois tous les jours. À la première rencontre, elle me disait qu'elle n'avait jamais laissé personne la prendre en photo parce qu'elle ne s'aimait pas. Sans lui parler, juste en l'écoutant, elle m'a laissé la photographier. De voir l'effet positif que ce cliché a eu sur elle, ça m'a beaucoup aidé à continuer ce projet.* » Comme quoi, au détour des rues montréalaises, il est possible que certaines rencontres laissent des traces indélébiles. ■

Portraits de Montréal
Thibault Carron et Mikaël Theimer
Éditions Guy Saint-Jean - 2017, 360 pages

PHOTO : CLINIQUE AMIS-MAUX

Valérie Gosselin

Relation homme et animal

Des compagnons à vie

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Les animaux, par leur simple présence, apaisent souvent les hommes. Comment peut-on expliquer cette relation si particulière ? Éléments de réponses avec les points de vue de Janick Auberger et Valérie Gosselin. La première est professeure d'histoire ancienne à l'Université du Québec à Montréal et s'est particulièrement intéressée à la relation que les hommes entretiennent avec les animaux depuis l'Antiquité. La seconde est psychologue, fondatrice et co-directrice de la Clinique Amis-Maux, un établissement multidisciplinaire privé offrant des services thérapeutiques spécialisés avec des animaux, à Québec.

Les animaux domestiques, particulièrement les chiens, sont-ils vraiment les meilleurs amis de l'humain ?

JANICK AUBERGER : Je dirais qu'ils sont plus des « associés » que des amis. En généralisant à grand trait, il faut rappeler que la domestication du chien est liée à l'urbanisation. Il me semble que jusqu'au 20e siècle, seules les personnes riches pouvaient se permettre d'entretenir un animal qui « ne servait à rien ». Ce luxe était réservé à un groupe social qui pouvait se le permettre. Le chien était alors un très bon associé pour la chasse alors que dans le monde rural, il servait à la garde des propriétés ou des troupeaux. D'ailleurs, dès le 18e siècle, on voyait des tableaux représentant ces dames aristocrates avec un petit bichon dans les bras et ces messieurs avec le chien à leurs pieds. Tant que l'on vivait à la campagne, on avait moins besoin des animaux domestiques puisque l'on était en contact permanent avec eux. À partir du moment où nous avons été coupés de la nature, on a eu besoin de la retrouver en ville, à travers l'animal familier. Il faut aussi rappeler que l'exode s'est accompagné de la solitude, de l'individualité. Notamment parce que les familles faisaient plus d'enfants à l'époque. L'animal domestique est arrivé dans les foyers pour compenser un peu tout cela.

VALÉRIE GOSSELIN : Je pense que oui parce que c'est avec eux que l'on communique le plus au niveau non-verbal. Remarquez qu'un chien vous regardera complètement dans les yeux et de façon plus prolongée que peut le faire un chat. De nombreux propriétaires disent d'ailleurs que « leurs chiens regardent leur âme ». C'est en tout cas cette idée qui ressort le plus. Pour ma part, les chiens ont toujours été très importants dans ma vie. Lorsque je devais me faire soigner ou subir un examen médical important, je pensais très fort à mes chiens qui étaient restés chez nous. Cela me rassurait et me rendait plus patiente et joyeuse. L'animal, qu'il s'agisse d'un chien ou d'un hamster, peut être un formidable lien dans une relation entre des êtres humains.

En quoi cette présence animale peut-elle aider les humains au quotidien ?

VALÉRIE GOSSELIN : Dans le cas d'une thérapie, l'animal joue généralement le rôle d'un trait d'union entre le thérapeute et le patient. Sa présence lors d'une séance permet de moins attirer l'attention sur le malaise ressenti lorsqu'on se confie à un étranger. Souvent, quand un enfant vient à la clinique, c'est parce qu'il a vu beaucoup d'autres psychologues avant et qu'il n'a pas réussi à s'ouvrir à eux. Il y a un transfert de qualités qui s'effectue de l'animal à l'adulte. L'enfant attribue à l'adulte des qualités habituellement reconnues aux animaux : l'amour inconditionnel, la gentillesse ou le non-jugement. J'ai l'exemple d'une petite fille, qui avait alors 7 ou 8 ans, et qui vivait beaucoup d'intimidation à l'école parce qu'elle était un peu enveloppée physiquement. Lors de notre rencontre, j'ai amené avec moi un chiot carlin, lui aussi un peu enveloppé donc. En faisant une mise en situation, j'ai commencé à rire du chien devant elle. Sans hésiter, elle a pris sa défense et j'ai pu lui expliquer que les mauvais mots qu'on lui disait à l'école ne remettaient pas en cause l'amour que l'on pouvait lui porter et l'estime qu'elle devait avoir d'elle-même.

JANICK AUBERGER : Il faut noter aussi que l'animal ne juge pas son maître, quel qu'il soit. La relation avec un animal peut être interdépendante : un chien a besoin de son maître pour se nourrir et le maître a besoin de lui pour survivre parfois. Aussi, l'animal a un autre rapport

> *« La présence de l'animal en thérapie est un trait d'union : elle fait oublier le malaise des confidences faites à un inconnu. »*
> Valérie Gosselin

Info-philo

« La relation de l'enfant à l'animal ressemble beaucoup à celle du primitif à l'animal. L'enfant ne présente pas encore la moindre trace de l'orgueil qui, par la suite, pousse l'Homme civilisé adulte à séparer sa propre nature de tout le règne animal par une ligne de démarcation tranchée. Sans hésiter, il accorde à l'animal d'être pleinement un égal, reconnaissant sans inhibition ses besoins ; il se sent sans doute davantage parent de l'animal que de l'objet, qui est vraisemblablement énigmatique pour lui. »

Totem et tabou, Sigmund Freud

au monde que nous. Beaucoup de philosophes, écrivains ou chercheurs ont de tout temps été fascinés par la façon dont les animaux pouvaient voir le monde. Un chien n'a aucune conscience de la classe sociale de son maître tant que ce dernier répond à ses besoins. Pour ma part, je continue de croire que le chien qui est en relation fusionnelle avec son maître n'a aucune raison d'être malheureux, même si son maître est dans une situation vulnérable. La pauvreté n'est certainement pas un trait de caractère et l'animal peut justement empêcher l'humain de se laisser aller.

Les animaux peuvent-ils réellement comprendre les humains ?

VALÉRIE GOSSELIN : Je pense que oui et bien plus qu'on ne le pense. En faisant de la thérapie avec des chiens et des enfants vulnérables, juste au regard de l'animal, j'ai toujours eu l'impression qu'il parvenait à capter ces choses-là, qu'il comprenait les moments difficiles racontés par l'enfant. J'ai en tête de nombreuses images de chiens qui restent aux côtés d'un enfant qui se confie sans attirer l'attention sur eux. Et cette présence apaise l'enfant qui continue de se confier sur des éléments difficiles de sa vie. C'est très particulier, il faut le voir pour le croire. Sigmund Freud a écrit sur la relation animal-enfant. Il pensait que ces derniers se reconnaissaient beaucoup en eux. Inconsciemment, l'enfant se sent comme l'égal de l'animal. Il sent qu'il est dans le même bateau que lui et cette relation est souvent incompréhensible pour les adultes. Comme si l'enfant était finalement l'ami inconditionnel de l'animal et inversement.

JANICK AUBERGER : On aime le croire. De façon générale lorsqu'on parle de nos animaux, je crois qu'il y a beaucoup d'anthropomorphisme. On a souvent l'impression qu'ils nous comprennent parce que l'on projette sur eux ce que l'on a envie de voir. Les animaux, à des degrés divers, sont plus susceptibles que d'autres de développer des relations avec l'humain. Idéalement, tout enfant devrait être éduqué au contact de l'animal. Par contre, il ne faudrait pas légitimer ce que j'appelle le manque de respect pour l'animal. On a tendance dans cette relation à oublier que l'animal, souvent le chien, n'est pas une poupée ou pire le fils que l'on n'a pas eu. Oui, il faut l'intégrer à la famille, mais ce n'est pas un objet ou un esclave que l'on domine et il ne prend pas la place d'un enfant ! Le chien n'a pas les mêmes besoins que l'humain, même s'il est totalement domestiqué aujourd'hui et donc dépendant, il ne faut pas oublier que jadis il vivait en meute.

Et les êtres humains comprennent-ils réellement les animaux ?

JANICK AUBERGER : Je crois au contraire que les animaux nous comprennent plus qu'on dit les comprendre. Il y a quand même des millénaires que le chien est habitué à essayer de comprendre ce que l'on veut de lui, mais je ne sais pas si nous essayons réellement de le comprendre. Il est là et cela nous suffit. On ne peut cependant pas nier que la relation entre l'homme et l'animal crée des habitudes et des attentes qui sont bien souvent remplies. Cela est vrai avec le chien comme avec tous les autres animaux : un troupeau de vaches peut paraitre anonyme, mais si vous n'avez qu'une vache de qui vous êtes proches, les relations seront plus sensibles. Si vous avez un cheval qui vous appartient vraiment, je pense que la compréhension sera plus complète qu'un cheval que vous montez à de quelques rares occasions. Par contre, il ne faut pas oublier que cette compréhension s'installe à des degrés divers. En ce sens où je ne sais pas s'il est si facile que cela d'avoir une relation avec un poisson rouge ! (rires)

VALÉRIE GOSSELIN : Cela dépend vraiment de l'être humain dont nous parlons. Je pense qu'il y a des personnes qui comprennent réellement les animaux, mais il y a beaucoup plus d'animaux qui parviennent à comprendre les humains. Je crois que la sensibilité n'est pas la même pour tous les animaux. Les êtres humains les plus sensibles et conscientisés seront aussi plus sensibles aux animaux que d'autres. J'ai vu des personnes, blessées intérieurement, qui sont cruelles avec leur animal. Elles ne sont pas du tout en contact avec lui et ne sont pas conscientes de leur sensibilité. La compréhension de l'être humain à l'animal ne vient pas d'emblée, ce qui n'est pas le cas pour l'animal.

Que pensez-vous de ce lien puissant qui peut exister entre des animaux et des personnes démunies ?

JANNICK AUBERGER : Je crois que la présence de leur animal redonne l'occasion d'avoir des relations qu'elles ont peut-être perdues. C'est important de compter pour quelqu'un, d'être responsable de quelqu'un et de savoir que ce quelqu'un compte sur vous en retour. Je crois que l'animal apporte ce besoin de valorisation et de tendresse. Par exemple, un chien permet à son maître de garder la tête hors de l'eau, il s'en fiche d'être dans la rue ou que son maître le soit. D'ailleurs, sa présence peut contraindre son maître à avoir une vie un peu plus stable et régulière. Ils deviennent ainsi des compagnons de galère.

VALÉRIE GOSSELIN : J'ai rencontré des personnes dans la rue à titre d'intervenante et ce qu'elles me disaient le plus souvent c'est qu'elles se reconnaissaient en leur animal. La plupart d'entre elles avaient été prises en refuge, mais personne ne voulait de leur animal. Ils vivaient le rejet de l'autre ensemble (...) C'est ce que l'on appelle en psychologie de la projection. Je pense que les personnes qui vivent des événements difficiles sont mieux avec les animaux. Le rapport est différent puisqu'ils font plus confiance à l'animal qu'aux autres humains qui les ont blessés. J'ai reçu des personnes en thérapie qui ont été abusées sexuellement et l'expérience thérapeutique avec un animal n'est pas du tout la même. Dans la plupart des cas, l'animal les aidait à parler de leur traumatisme. Alors j'imagine facilement que dans la rue, le lien est aussi fort pour cette principale raison. ■

Janick Auberger

PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL

Contrôle des animaux

Entre incompréhension et désarroi

PAR ALEXANDRA GUELLIL

En juin 2016, une Montréalaise a été tuée par un chien de type pitbull. En réponse à cela, la Ville de Montréal a adopté un nouveau règlement sur le contrôle des animaux. La polémique a été si vive que dans son dernier *Bilan des nouvelles*, la firme Influence communication a noté que les histoires de pitbull ont défrayé la chronique. Alors que le règlement ressemble à un besoin d'acheter la paix sociale, certaines des mesures sont critiquées par la SPCA Montréal et la Coalition pour la promotion de la sécurité des personnes et des chiens (CPSPC).

Le règlement sur le contrôle des animaux en bref

- Tous les chiens doivent être tenus en laisse d'une longueur maximale de 1,85 m.
- Les chiens de plus de 20 kg doivent porter un harnais ou un licou.
- Tous les chiens de type pitbull incluant les pitbull terrier américain, terrier américain du staffordshire et les bull terrier du staffordshire doivent, lorsqu'ils se trouvent à l'extérieur d'un bâtiment, être sous la surveillance d'un gardien âgé de 18 ans ou plus, muselés, tenus au moyen d'une laisse d'une longueur maximale de 1,25 mètre.
- Quiconque contrevient au règlement est passible, pour une première infraction, d'une amende de 300 $ à 600 $; ou d'une amende de 500 $ à 750 $ lorsqu'il s'agit d'une infraction pouvant poser un risque à la sécurité (morsures, absence de laisse ou de muselière)

Source : Site officiel de la Ville de Montréal

Les objections de la SPCA Montréal

Le point avec Me Sophie Gaillard, avocate à la SPCA Montréal

- Le règlement ne s'intéresse qu'à certaines races de chiens sans prendre en compte le fait que l'agressivité d'un animal dépend de plusieurs caractéristiques. Peu d'informations sont données quant aux croisements issus des races visées par le règlement. L'Ordre des médecins vétérinaires du Québec a d'ailleurs été formel : il est impossible d'identifier d'un simple regard la race d'un chien.
- Pour obtenir un « permis spécial », un maître doit fournir une adresse fixe. Ce qui pose évidemment problème pour une personne itinérante. De plus, les frais relatifs à ce permis sont fixés à 150 $. Un tarif prohibitif pour les personnes n'ayant pas les ressources nécessaires. De plus, les chiens de plus de 20 kg doivent porter un harnais ou un licou dès qu'ils sont à l'extérieur. Que fait-on de ceux qui vivent dans la rue avec leurs maîtres ?
- Une personne déclarée coupable d'un crime dans les cinq dernières années ne peut garder son chien. Il devra obligatoirement être euthanasié. Cette mesure a un impact important dans les refuges qui reçoivent ces animaux.
- Rappelons que le projet de loi 54 sur la protection des animaux redéfinit l'animal en tant qu'être « doué de sensibilité ». Plusieurs points de ce règlement municipal sont contradictoires.

Les objections de la CPSPC

Le point avec Sabrina Sabbah, présidente de la CPSPC

- Ce règlement ne prend pas en compte l'ensemble des animaux.
- Le port permanent du harnais ou d'un licou ferait que les chiens vivant aux côtés de leurs maîtres dans la rue devraient être attachés 24h sur 24 et 7 jours sur 7.
- Beaucoup de personnes itinérantes ont fait des rues de Montréal leur lieu de résidence. Cette mesure les poussent à l'extérieur de la ville et donc loin des ressources,
- Le projet de loi 128 visant « *à favoriser la protection des personnes par la mise en place d'un encadrement concernant les chiens* » prévoit de bannir certaines races de chiens, sans preuve que ce type de chien est réellement plus dangereux que d'autres races.

Les réponses de la Ville de Montréal

- Lors de la Consultation publique sur le profilage racial et le profilage social du 29 mai 2017, Marjolaine Despars, coordonnatrice au Rapsim a alerté sur le besoin d'une analyse des effets de la réglementation sur les populations itinérantes. Serge Lareault, Protecteur des itinérants à la Ville de Montréal, déclarait alors que c'était « *effectivement une mesure qui fait partie du Plan interministériel en itinérance 2015-2020 [mesure 103]. Dans les prochaines semaines, il va y avoir des rencontres et comités pour faire avancer ce dossier-là et faire un plan de travail pour analyser les règlements les plus litigieux qui peuvent être difficiles pour les personnes de la rue et qui peuvent mener à leur judiciarisation. Le Plan interministériel va jusqu'en 2020, on va, je l'espère s'y attaquer très bientôt avec la Clinique Droits Devant, la Cour municipale et le réseau de la santé.* » Dans une communication écrite, la Ville de Montréal nous a informé qu'elle « *avait prévu une fonctionnalité au niveau du système permettant d'émettre un permis animalier lorsque le demandeur n'a pas d'adresse fixe* ». La municipalité assure également que depuis le 1er janvier, le permis animalier est gratuit pour les itinérants grâce au règlement sur les tarifs pour l'exercice 2017 tant que le demandeur prouve qu'il a eu recours lors des six derniers mois à un des huit organismes accrédités (Dans la rue, Diners St-Louis, Dopamine, Le Sac à Dos, Refuge des jeunes, Mission Bon Accueil, Plein milieu, RAP Jeunesse). Elle aurait aussi distribué gratuitement des laisses, des harnais et des muselières pour les chiens appartenant à des itinérants. Aucune précision n'a été faite sur la possibilité de modifier cette présente mesure étant donné que des procédures judiciaires sont en cours.

Que pensez-vous des relations entre l'humain et l'animal ?

Perdre ma chatte, un gros morceau

Chez moi, j'ai un aquarium de 70 gallons avec des poissons d'eau froide. Je trouve ça reposant. J'aime le son que ça fait. J'ai aussi une chatte que j'appelle Guidoune. L'émotion est intense avec elle parce qu'il s'est créé un lien et son non-verbal est aussi fort que le verbal d'un humain. C'est une amie et une confidente, elle est affectueuse. Je lui parle, elle me regarde... Rien que sa présence est phénoménale. Je reste dans un bloc, mais elle est libre d'aller dehors. Je veux qu'elle profite de son existence et à 4 h du matin, elle me réveille pour aller voir ses amis à l'extérieur. Perdre ma chatte serait un gros morceau.

DANIEL RICHER
CAMELOT MÉTROS SQUARE-VICTORIA ET BONAVENTURE

De Cléopâtre à Walt Disney

Avoir un animal de compagnie est thérapeutique. Je ne sais pas si c'est le cas, mais il semble te reconnaître. C'est comme un ami. On les humanise depuis toujours. On parle beaucoup des chiens, mais Cléopâtre avait un tigre, selon la bande dessinée. *Dans Les aventures de Tintin*, il y a Milou. Hergé a humanisé les animaux tout comme Walt Disney : Pluto, Mickey, Donald, Dumbo, Jolly Jumper, Rantanplan... Puis il y a ceux, surtout les chiens, utiles à l'homme. Le saint-bernard qui cherche les disparus en montagne, les chiens renifleurs. Les chiens ont toujours eu une place auprès des hommes parce qu'ils semblent nous comprendre et posséder une forme d'intelligence.

TUAN TRIEU HOANG
CAMELOT MÉTRO HENRI-BOURASSA

La simplicité sentimentale

Adolescent, j'avais une chatte, Minoune, et une chienne, Fräulein. Elle était pas mal plus jeune que Minoune et elles aimaient se taquiner. À la longue, Fräulein protégeait Minoune comme si elles savaient qu'elles faisaient partie de la même famille. Un chat c'est l'affection et un chien, la fidélité. Ça t'amène parfois des choses que l'on ne peut pas aller chercher chez les humains, comme la simplicité sentimentale. Les animaux sentent quand tu n'es pas bien, ils viennent presque te consoler. Y'a pas de double jeu avec eux. Quelque part, ne pas avoir d'animal me manque, mais un chien c'est beaucoup d'entretien et un chat ne devrait pas être emprisonné en ville.

JAMES RICE
CAMELOT DE LORIMIER / VIGER

PHOTO : PAT (123RF)

Juste assez d'énergie pour moi

Je pense que pour quelqu'un de célibataire, c'est une manière de s'occuper d'un être vivant. J'ai eu plusieurs chats et des perruches. La première fois, j'avais 13 ou 14 ans. Mes perruches venaient sur mon épaule, picoraient du pain que je tenais dans ma bouche. C'est paradoxal car d'un côté, avoir un animal me manque, mais d'un autre pas du tout. Il y a l'aspect financier, les contraintes et en même temps, j'aimerais retrouver cette présence. Tu entres rapidement dans une relation de complicité avec ton animal. Je pense qu'on s'entoure d'animaux très facilement parce qu'ils n'ont pas de préjugés. Moi, j'aimerais avoir un chien, mais je n'ai pas les moyens de m'en occuper. J'ai juste assez d'énergie pour m'occuper de moi.

FRANCK LAMBERT
CAMELOT MÉTRO FRONTENAC ET MONT-ROYAL/SAINT-LAURENT

Des êtres vivants, pas des objets

Je trouve que les êtres humains considèrent trop souvent les animaux comme des objets et pas assez comme des êtres vivants qui ont des droits. Mais il ne faut pas oublier qu'avoir un animal ne signifie pas qu'il t'appartient. Tu t'en occupes et en retour, il s'occupe de toi. Parfois, je vois des maîtres qui demandent trop à leur animal, mais en fait, ils les aiment seulement s'ils font ce qu'ils veulent. Ça me rappelle ce matin, lorsque j'ai vu un moineau, entre l'oisillon et l'adulte, qui ne pouvait pas voler. Il traversait la rue et risquait de se faire frapper. Je me suis demandé s'il fallait que je le prenne jusqu'à ce qu'il puisse voler... Je savais que je pouvais intervenir, mais en même temps, ma réalité fait que je ne peux pas le récupérer.

SYLVAIN RICHER
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Comme un enfant

Mon chat, Clément, était là quand j'ai déménagé ; inclus avec le chauffage et l'eau chaude. Lorsqu'il est arrivé chez moi, il devait avoir erré deux ans depuis le décès de sa maîtresse, ma voisine. Mon chat est important pour moi. Je me rappelle avoir eu à m'absenter trois jours et être revenu au bout d'une journée et demie parce que je craignais pour lui. Il est comme un enfant pour moi et tellement rigolo ! Ça me stresse de ne pas connaître son âge réel. Je sais juste qu'il a au moins l'équivalent de 84 ans. Mon père est décédé à 81 ans ; on s'y attendait. Pour mon chat, je me sens impuissant. Alors je fais très attention à lui.

MARC SENÉCAL
CAMELOT MARCHÉ ATWATER

Intelligent d'instinct

On raconte que Saint-François d'Assise est le patron de l'écologie parce que pour lui, les animaux sont ses frères et sœurs. On raconte aussi qu'un loup, mauvais, se serait abaissé devant lui. Un animal domestique, c'est un compagnon incapable de faire des mathématiques parce qu'il n'est pas logique, mais il est intelligent d'instinct. La relation avec un animal éloigne la solitude. Quand tu as un animal, tu parles avec lui. Pourquoi des gens disent qu'ils aiment mieux leur chien qu'un humain ? Parce que les animaux sont innocents. Ils n'ont rien à voir avec les catastrophes et les déséquilibres de notre monde.

SERGE TRUDEL
CAMELOT SAINTE-CATHERINE / MORGAN

Entouré grâce à mon chien

Chez ma mère, j'ai un labrador. Mes neveux et nièces en prennent soin le temps que je trouve un autre logement. Il y a des membres de ma famille qui l'appellent Gaston Lagaffe et il le porte bien. Ça me rendait de bonne humeur d'avoir un animal de compagnie. Je le sortais quatre fois par jour, même en pleine nuit ! Puis, ça me permettait d'être entouré, parce que les gens le trouvaient beau. Bien des fois, on fait des belles rencontres grâce à un chien ! J'ai hâte de le récupérer. Dans mon bloc, j'ai le droit d'avoir un animal s'il est stérilisé. Je trouve plate que certains propriétaire interdisent les animaux parce qu'on les considère comme dangereux. Il me semble que les maîtres sont responsables de leur chien et non l'inverse.

SYLVAIN CLOT
CAMELOT SAINT-DENIS / ONTARIO

Les animaux des autres

Mes clients me confient souvent leurs animaux quand je suis sur mon spot, à la SAQ. J'adore ça ! Ça fait du bien d'avoir un animal avec soi. Je m'en occupe minutieusement, je les protège, j'en prends soin, je les flatte, je suis très douce avec eux et ils se sentent bien avec moi. Un animal ressent tout alors si tu l'aimes, il le sait. J'aimerais en avoir de nouveau. Ça me tiendrait compagnie, mais là où je reste, c'est interdit. On a juste le droit de ne rien faire et de rester seul. C'est aussi une grande responsabilité d'avoir un animal. Pour le moment, je n'ai pas les conditions qu'il faut, mais j'aime socialiser avec un animal. Puis quand tu files pas, ils le savent et viennent te voir.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / DE MENTANA

COUP DE CHAPEAU

Collectivement, nous travaillons à favoriser la mixité sociale !

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU **CENTRE** DE NOS QUARTIERS

Zoom sur un partenaire qui fait la différence :

Café de la Maison Ronde

Situé dans le square Cabot, le Café de la Maison Ronde est un lieu convivial où il fait bon prendre un café en plein air et déguster des spécialités autochtones. Ce projet d'économie sociale, géré par l'Itinéraire, favorise l'inclusion socioprofessionnelle des personnes en situation de précarité. Un système de café-repas en attente vous permet d'en commander un pour soi-même et d'en payer un autre qui sera offert, par la suite, à un client qui pourrait en avoir besoin. Découvrez cet endroit dynamique et participez aux nombreuses animations et activités offertes tout au long de l'été dans le square.

facebook.com/Caferhousemtl

Soyez les premiers informés

Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : ville.montreal.qc.ca/villemarie

Ville-Marie
Montréal

17-DLSDS-84

375e : Montréal méconnu

Les Sœurs Grises, les premières travailleuses sociales

Mère Marguerite d'Youville

1802 – Je m'appelle Sœur Catherine, j'ai 58 ans et je sens que je ne serai plus de ce monde bien longtemps, car la vieillesse m'assaille. Je remercie Dieu de m'avoir choisie pour consacrer ma vie aux œuvres des Sœurs Grises et de pouvoir marcher dans les pas de notre bien-aimée fondatrice Mère Marguerite d'Youville.

Il s'en est passé des événements depuis mon entrée comme novice chez les Sœurs Grises de Montréal en 1764 ! J'avais alors 20 ans et quittais la maison de mon père, le notaire Jean-Baptiste Chénier. Bien que peinés de voir partir leur fille unique parmi une fratrie de six enfants, mes parents étaient fiers que je voue ma vie au service de Dieu.

Si je me suis tournée vers cette congrégation, c'est qu'elle a la réputation d'accueillir inconditionnellement les plus pauvres et les plus marginalisés de la société montréalaise, qu'ils soient « filles tombées », soldats français ou britannique. « *Allez chez les Sœurs Grises, elles ne refusent jamais rien* », entend-on dans les rues.

Épidémies

Depuis ses débuts, la congrégation a connu son lot d'épreuves. Il y a eu l'épidémie de variole en 1755 qui a fait des milliers de victimes non seulement à Montréal, mais dans toute la colonie. Puisque nous ne sommes pas cloîtrées, Mère d'Youville et ses compagnes se rendaient jusqu'à Oka pour soigner les « picotés » Amérindiens. Reconnaissants, ils ont été parmi les bienfaiteurs qui ont permis la reconstruction de notre hôpital général rasé par un terrible incendie en 1765. J'étais encore novice à l'époque et je me souviens de ce feu comme si c'était hier.

Vieux refectoire des hommes, 1890
Image : Wikipedia Creative Commons

Au milieu de l'après-midi du samedi 18 mai 1765, le feu prit à la toiture de la maison de John Livingston sur la rue Saint-François-Xavier, à l'angle de la rue Saint-Sacrement. Alimenté par le vent, l'incendie se transforma en conflagration générale, dévorant pas moins de 108 maisons en près de trois heures dans la partie ouest de la ville. On rapporta par ailleurs qu'une vingtaine de barils de poudre explosèrent lors de cet incendie. S'il n'y eut que trois victimes, les ravages matériels causés par l'incendie furent désastreux, car aucun bien n'était assuré. Deux-cent-quinze familles se retrouvèrent du coup sans logis et nombreuses furent celles qui, ruinées, se virent condamnées à vivre de la charité publique.

Soeurs Grises et l'incendie 1765

Les enfants trouvés

Depuis 35 ans, tous les jours que Dieu fait, je m'occupe des enfants de la Crèche. Fondée par Mère d'Youville en 1754, la Crèche occupe une partie de l'Hôpital général, à la Pointe-à-Callière. Notre chère fondatrice a ouvert ce refuge pour les enfants abandonnés après avoir découvert un bébé poignardé dans les eaux glacées de la rivière Saint-Pierre. Depuis ce temps, les pauvres déposent régulièrement leurs petits au « quai des enfants trouvés » en bordure de la rivière. Nous accueillons ces enfants à la Crèche et nous faisons tout en notre pouvoir pour leur trouver une famille d'adoption. Mais trop souvent, ils finissent par grandir auprès de nous. Nous en prenons soin avec amour, nous les instruisons et nous veillons à ce qu'ils deviennent des sujets honnêtes, dévoués à l'Église et utiles à la société.

Notre bonne Mère d'Youville est décédée en 1771, ce qui m'a causé une immense peine. Mais elle a laissé derrière elle le souvenir d'une femme dévouée et dotée d'un sens aigu des affaires. Peu de temps après mon arrivée dans la communauté, elle a acheté la seigneurie de Châteauguay pour mieux développer son œuvre. Elle a fait construire un moulin, cultiver la terre et planter des pommiers pour assurer notre subsistance et celle de nos protégés. Par la suite, c'est Sœur Despins, puis Sœur Coutlée qui ont pris la relève et assuré l'expansion de la congrégation. ■

Au fil des ans

- *Entre 1760 et 1771, **318** enfants abandonnés ou trouvés sont inscrits au registre de la Crèche d'Youville.*
- *Entre 1801 et 1870, **15 134** enfants de toutes origines géographiques sont abandonnés chez les Sœurs Grises.*
- *Entre 1820 et 1840, **87 %** des enfants abandonnés meurent, soit **2073** bébés décédés avant l'âge d'un an.*

Sections spéciales
375e : Montréal méconnu | Vol I, n°2
Publiées à chaque 15 du mois jusqu'en octobre 2017
L'ITINÉRAIRE
Coordination, recherche et rédaction : Josée Panet-Raymond
Rédaction : Karine Bénézet et Laëtitia Thélème
Infographie : Milton Fernandes
Remerciements :
À Chantal Gauthier et France Lord de Pirogue Communications qui ont élaboré les scénarios, selon les grands jalons et les realités de l'époque, en plus d'avoir redigé et verifié les faits historiques.
Réalisé en collaboration avec :
PirOgue communications | OFF 375 | LES MUSÉES D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

Image : Ermess (123rf)

Tannerie Maison Griffintown.
Image : Archives de la Ville de Montréal

Les tanneries montréalaises

1820 – Saint-Henri-des-tanneries empeste ; tout comme ses habitants ! Si les marchands-bourgeois demeurent en ville, éloignés de notre petit village, ce n'est pas pour rien. Depuis mes 22 ans, mon tanneur de mari, Gabriel, me dit : « *Émilie, tu t'y habitueras !* » Mais, en réalité, je ne m'y ferai jamais. L'âcre mélange d'odeurs de peaux de bovins, de tanins et de chaux, semble s'accrocher à nous comme une tique à l'animal. Mes sept enfants n'y prêtent pas attention. Encore moins mon aîné, Charles, qui commence sa première journée de dix heures de travail avec son père, au prochain chant du coq.

Mon petit homme de 14 ans devient apprenti maître-tanneur. Il apprendra à entreposer les « peaux vertes » livrées par les boucheries des alentours, à les nettoyer dans le ruisseau et à utiliser le moulin à tan pour broyer l'écorce de pruche, base essentielle du tanin. Il s'initiera ensuite au salage des peaux pour empêcher leur putréfaction, à l'épilation par trempage dans la chaux et au tannage, étape cruciale qui demande force et attention constante. Mais tremper les peaux d'une cuve de force à l'autre dans des liqueurs de plus en plus concentrées est encore trop difficile pour son âge. Il aidera plutôt son père au débourrage des peaux et à leur confitage grâce aux fientes de poules que je récupère chaque jour.

Femmes de tanneurs

S'occuper des tâches ménagères, de l'étable, du jardin potager, de l'entreposage pour l'hiver des légumes dans notre caveau, en plus d'être mère de cinq enfants, est épuisant.

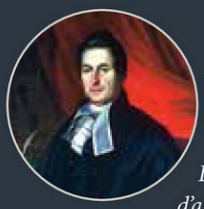
À présent, la tâche de surveiller Charles à la tannerie en l'absence de son père s'ajoute. S'il faisait une erreur, les conséquences pourraient être éprouvantes. Surtout si elles altéraient la production du cuir. J'ai déjà eu à gérer plusieurs démêlés avec la justice au commencement de notre activité. Je me rappelle également Gabriel, alors tout jeune maître-tanneur, lorsqu'un marchand a évoqué l'ordonnance du 20 juillet 1706 après l'avoir accusé de fournir un cuir de mauvaise qualité. Mon mari était démoralisé bien que la faute ne lui incombait pas. C'est plutôt celle de l'ancien intendant Jacques Raudot qui, dans cette ordonnance, n'a stipulé aucuns critères relatifs à la qualité du cuir fini. Alors il est facile de porter des accusations. Et ça dure depuis plus d'un siècle ! Heureusement, tous nos produits et matières premières sont aujourd'hui inspectés par des notaires. Et en cas d'épreuve, les artisans s'entraident à Saint-Henri-des-Tanneries.

Un quartier en expansion

Nous formons un vrai petit village avec nos quelque 12 tanneries. La Fabrique de la paroisse de Montréal nous a même construit une belle petite chapelle en 1810, en plus d'une école au sous-sol. J'ai l'impression que les temps changent. Notre hameau s'est agrandi, nos activités sont prospères et règlementées, nos enfants s'instruisent. Il paraît même qu'une centaine d'hommes sera bientôt engagée pour démarrer, dès 1821, un grand chantier de construction : celui d'un canal avec écluses et ponts de pierre. Je crois qu'il sera baptisé du nom des rapides : Lachine.

Espérons que le canal soit une belle manière d'exporter nos peaux, de développer notre petit village et d'assurer un bel avenir à nos enfants. ■

Personnages marquants



Louis-Joseph Papineau

(Montréal, 1786 – Montebello, 1871)

Louis-Joseph Papineau est élu député à la Chambre d'assemblée du Bas-Canada (Québec) pour la première fois en 1808. Brillant orateur, il défend les droits linguistiques des Canadiens français et lutte en faveur d'institutions politiques plus démocratiques. Lorsque les autorités britanniques refusent d'adopter les réformes du Parti patriote, Papineau prend la tête d'un mouvement de contestation qui mènera aux rébellions armées de 1837-1838. Sa tête mise à prix, il s'exile aux États-Unis puis en France. Il revient à Montréal en 1845, à la suite d'une amnistie complète, et se fait réélire en 1848.

Jacques Viger

(Montréal, 1787 – Montréal, 1858)

Jacques Viger commence sa carrière de fonctionnaire en 1813. Nommé inspecteur des grands chemins, rues, ruelles et ponts, il ouvre de nouvelles routes, dresse un plan de la ville et entreprend de grands travaux publics. En 1825, il procède au recensement de toute la population de l'île. Lorsque Montréal obtient sa première incorporation en 1833, il devient le premier maire de la métropole. Pendant son court mandat de trois ans, il adopte diverses mesures pour assainir les quartiers de la ville et lutter contre le choléra.

Rosalie Cadron-Jetté

(Lavaltrie, 1794 – Montréal, 1864)

Mariée et mère de 11 enfants, Rosalie Cadron-Jetté se montre sensible à la détresse des mères célibataires, victimes du mépris social qui entoure les naissances hors mariage. Dès 1840, elle se dévoue à cette cause impopulaire. Elle place les femmes enceintes chez des personnes disposées à les recevoir dans le secret, et s'implique dans le suivi des grossesses, en plus de veiller à l'accouchement et au rétablissement des mères. Avec l'appui de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, Rosalie consolide son œuvre et fonde l'institut des Sœurs de Miséricorde en 1848.

Émilie Tavernier-Gamelin

(Montréal, 1800 – Montréal, 1851)

Émilie Tavernier-Gamelin est une jeune veuve de 27 ans lorsqu'elle décide de se consacrer aux plus démunis. Elle accueille d'abord chez elle des femmes âgées dans le besoin. Pour assurer le gîte et le couvert de ses protégées, elle quête sans relâche. Son dévouement lors des épidémies de choléra, tout comme les secours qu'elle apporte aux prisonniers, lui gagne l'admiration de la population. Aménagé en 1836, l'hospice de la rue Sainte-Catherine distribue aumônes et repas chauds aux pauvres du quartier. Afin d'assurer la survie de son œuvre, Émilie fonde la congrégation des Sœurs de la Providence en 1843.

Population

1800 : **9000** habitants

1825 : **23 000** habitants

1852 : **58 000** habitants

RÉPARTITION DE LA POPULATION EN 1852

- *Canadiens français* ***27 840*** *(48 %)*
- *Canadiens anglais* ***11 600*** *(20 %)*
- *Immigrants originaires des îles britanniques* ***17 980*** *(31 %)*
- *Immigrants venus d'ailleurs* ***580*** *(1 %)*

** Chiffres arrondis - à partir des données de Jean-Claude Robert,* Atlas historique de Montréal, *Libre expression, 1994, p. 58, 92-93.*

Montréal, une métropole aux accents anglophones

À partir de 1775, l'indépendance des États-Unis amène au pays des milliers de colons loyalistes restés fidèles à la couronne britannique. De plus, au début du 19e siècle, l'arrivée massive d'immigrants en provenance des îles britanniques modifie la composition de la population montréalaise : entre 1831 et 1867, les anglophones sont majoritaires. Le nombre d'habitants explose. Dès 1852, Montréal devient la ville la plus peuplée du Canada et le restera jusque dans les années 1970.

Vue Nord-est de la rue Notre-Dame, Montréal 1843-1844.
Image : John Murray, encre et aquarelle

William, ouvrier au chantier du canal de Lachine

1849 – Quand Emmet et moi, on a dit à nos parents qu'on partait, ils étaient inquiets mais nous ont encouragés. Ils ont trop souffert en Irlande où il y a la misère et la famine partout.

Heureusement qu'Emmet était là. On est amis depuis qu'on est né. C'est le genre d'Irlandais à chanter des chansons de notre pays. Ça a rendu la traversée moins effroyable. On était entassés comme du bétail dans c'bateau !

On vit dans une *shed* à côté du chantier. On est presque 200 à dormir là-dedans ! Le soir, Charles, un ancien, nous raconte comment c'était avant. Il se fait vieux maintenant. À 35 ans, il a le mal du pays. Son frère est mort du choléra pendant la traversée en voulant le rejoindre en 1832. Cette année-là, il a voulu aller voter pour le Parti patriote mais y'avait des *bullies* qui l'ont empêché d'entrer. Un de nos compatriotes était en tête ! Ils ne voulaient pas qu'un Irlandais remporte les élections ! Y'a eu des émeutes et ils ont envoyé l'armée à la Place d'Armes. Trois morts...

Heureusement qu'on a le défilé de la St. Patrick, ça nous rappelle un peu chez nous ! Ils ont même commencé à nous construire une basilique qui portera le même nom. Au moins, quand on ira à la messe, on ne nous regardera plus de travers, on sera entre nous. Charles, il dit que c'est parce qu'ils se sentent menacés parce qu'on arrive en grand nombre. Il y a 40 ans, il paraît qu'on était 9000 et aujourd'hui, plus de 40 000.

« *Vu tout ce qu'on fait icitte, c'est ben normal qu'ils nous construisent une basilique !* » Lui, c'est Francis. Il dit que c'est grâce à nous que la ville se développe. C'est vrai qu'une fois qu'on aura fini d'élargir et de creuser le canal, les navires de haute-mer pourront amarrer. « *On creuse à la pelle dans la boue de l'aube au coucher du soleil, ils baissent nos salaires, augmentent nos heures et ils nous payent pas. On doit faire grève !* », qu'il disait… On a essayé et ça a été violent. On n'a rien pu faire... Ils continuent à nous payer avec des bons d'achat de leurs magasins. On n'arrive pas à survivre avec ça. Francis, il dit qu'il faut continuer la lutte, se regrouper en syndicats pour être plus forts. J'espère qu'on y arrivera. Pour que les jours soient meilleurs pour nos frères irlandais qui immigreront ici. ■

Canal Lachine, 1826.
Image : Wikipedia Creative Commons

L'industrialisation de Montréal par le canal de Lachine

L'idée de construire le canal de Lachine remonte à la fin du 17e siècle, à la fois pour alimenter les moulins à eau et favoriser le transit de la marchandise et des fourrures sur le fleuve Saint-Laurent. Il faudra attendre 1821 pour que débute sa construction. Le canal sera inauguré en 1825. Initialement, il s'étire sur 13,4 kilomètres, a une largeur de 14,6 mètres et une profondeur de 1,4 mètre. Lors des derniers travaux d'agrandissement entre 1874 et 1885, il fera 45 mètres de largeur et 4,3 mètres de profondeur. La Voie maritime du Saint-Laurent inaugurée en 1959 est beaucoup plus imposante et supplante le canal de Lachine, qui finira par fermer à la navigation commerciale en 1970.

Quelque 500 ouvriers, dont la majorité étaient Irlandais ont œuvré à la construction. Ils se sont installés en périphérie, dans le fief de Nazareth, qui deviendra Griffintown.

Agrandissement du canal Lachine vers 1877.
Samuel McLaughlin. Bibliothèque et Archives Canada

Les retrouvailles biologiques

Hier, j'écrivais ma chronique sur la DPJ et sur l'importance de garder un contact avec la famille biologique. J'étais presque rendu à la fin, quand une employée de L'Itinéraire est venue me chercher pour me dire que quelqu'un avait laissé un message téléphonique pour moi. Elle m'a tendu un papier sur lequel étaient inscrits le nom d'une femme et son numéro de téléphone. J'ai tout de suite senti que c'était important. En lisant le papier, j'ai vu que la personne qui avait laissé son numéro de téléphone portait le même nom de famille que moi.

J'ai l'ai tout de suite rappelée et j'ai laissé un message avec mes coordonnées à la maison et sur mon cellulaire pour être sûr qu'elle pourrait me rejoindre. Elle m'a recontacté un peu avant le souper.

C'est là qu'elle m'a appris qu'elle était la sœur de mon père. Je n'avais aucun souvenir d'elle, puisqu'elle ne m'avait pas vu depuis que j'étais bébé. On a eu une très longue discussion. Elle m'a un peu parlé de mon père, décédé il y a déjà plusieurs années, mais elle sait que c'est un sujet sensible pour moi, et nous aurons l'occasion d'en reparler lorsque nous nous rencontrerons.

Quand je lui ai demandé comment elle m'avait retrouvé, elle m'a dit qu'elle avait acheté une édition de *L'Itinéraire* dans laquelle j'avais écrit. Elle a reconnu mon nom et elle a appelé tout de suite à L'Itinéraire pour me parler.

C'est important pour moi de retrouver ma famille, ça me montre que je ne suis pas tout seul. Ma tante m'a dit qu'elle avait un fils qui a juste un an de plus que moi, j'ai donc appris que j'avais un cousin !

Ça fait chaud au cœur. Ces retrouvailles vont m'aider à effacer les quatre abandons que j'ai subis et à retrouver mon cœur que j'avais perdu pendant ces années de détresse et de souffrances morales. Là est l'importance de retrouver sa famille d'origine, malgré tout le bonheur, l'amour, la confiance, la sincérité et l'honnêteté qu'il peut y avoir dans une famille adoptive lorsque tu trouves la bonne, comme moi je l'ai trouvée.

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

Le travail des champs

Il doit se réveiller très tôt le matin pour aller travailler. Prendre le métro ne lui sert à rien car de toute façon, il arriverait en retard. Autant prendre l'autobus de nuit qui arrivera paradoxalement plus tôt.

Arrivé à l'endroit convenu, il rejoint une cohorte d'anonymes louant la force de leurs bras. Ces démunis proviennent de tous les coins du monde. Ils sont de toutes les couleurs. Ils sont nombreux et compétitifs. Le contracteur, véritable négrier des temps modernes, rit aux éclats .Il peut choisir à sa guise qui il veut et il peut imposer le taux horaire qui lui sied. En général, c'est huit dollars de l'heure, et cela depuis des lustres.

L'autobus scolaire jaune entame son voyage en direction de la frontière américaine pour rejoindre les jardins du Québec. Dès l'arrivée, les bienheureux reçoivent une explication sommaire des tâches et commencent l'ouvrage. En gros, il s'agit de sarcler des lignées interminables d'oignons, de fraises, de framboises... produits avec fierté au Québec. En règle générale, ils travaillent debout toute la journée et l'infime changement de posture attire le regard foudroyant du propriétaire.

Les heures de travail sont interminables et les répits minimes. Lors des pauses-repas, il est souvent rare de trouver l'eau pour se laver les mains ; quant aux lieux d'aisance, n'en parlons pas !

Ouf ! L'interminable journée d'été est enfin terminée ! C'est le retour à la métropole. Ce retour prend des heures et des heures, l'autobus scolaire devant ramasser les travailleurs répartis sur plusieurs champs.

L'autobus retourne à la *civilisation*. Les travailleurs exténués n'ont même pas le goût de contempler ces gens heureux qui se baladent, ces amoureux qui se tendent la main, ces promeneurs en bagnoles décapotables et portant des lunettes fumées. Tous insouciants et ignorant le fait que juste à côté d'eux, des moins chanceux sont en train de réécrire une nouvelle page de l'esclavage moderne.

MOSTAPHA LOTFI
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONTPETIT

MOTS DE CAMELOTS

Coca-Cola, Pepsi, 7Up, non merci !

I stopped drinking Coca-Cola, Pepsi, and 7Up around January 2nd or 3rd of 2017. I have to admit I feel better and I have lost weight. For some people they like pop. But I know for myself, I don't want to drink anymore Coke, Pepsi or 7Up. Some people are addicted to it. And for a long time I was addicted to it.

My father told me not to drink that stuff, he told me to just drink coffee and tea. He told me pop was poison, but I didn't listen to him because I was addicted to it. My two brothers don't drink Coke. One of them, Michael, just drinks buttermilk. And I don't remember my mother drinking Coke at all.

Me, I prefer water, milk, chocolate milk and V8. When I was young I hadn't touched soda at all, except when my father used to bring me to McDonald's or A&W. When I was at in rehab, in a rooming house and foster homes, you basically couldn't drink alcohol so you just mainly drank pop. And I got addicted to it for a long time.

Drinking soda can make you gain weight. It has a lot of sugar in it and acid and a lot of other chemicals. But for some people they prefer that over alcohol and they don't get addicted to it, they can just drink it on occasion.

We have to realise our lives would be better without pop and teach young children not to touch soda, and have a better understanding just what soda can do to our minds and bodies and how it can destroy our lives.

DANIEL GRADY
CAMELOT DE LA GAUCHETIÈRE / MANSFIELD ET DES PINS / SAINT-LAURENT

COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO : ANTON PETRUS (123RF)

Voir ailleurs si on y est

Je suis toujours étonné de voir passer sur Facebook les photos de voyage de mes semblables. Aucune destination ne semble étrangère à mes contacts, qui arpentent la Thaïlande, la Suisse, le Japon, l'Argentine, l'Égypte, l'Afrique du Sud, ou l'Islande. Et ces gens ne sont pas richissimes, il s'agit du « monde ordinaire », de couples, de familles de la classe moyenne. Cela est rendu tellement habituel, qu'on ne s'étonne plus de « l'exotisme » de ces destinations. Il n'y a pas si longtemps, visiter Bangkok, Moscou, Le Cap ou Buenos Aires était réservé à une élite fortunée. Plus généralement, le tourisme de masse planétaire aura probablement été l'un des épisodes de démocratisation économique les plus marquants de l'histoire.

Même si une grande partie d'entre nous n'a pas les moyens de se payer un voyage à l'étranger, une écrasante majorité de nos semblables en a la possibilité, à quelques reprises au cours de sa vie. C'est un phénomène qui est tout aussi récent qu'inédit dans l'histoire de l'humanité. Les expéditions en de lointaines contrées ont d'abord eu des objectifs militaires ou commerciaux, quelques fois scientifiques ou artistiques. Puis, au 19e siècle, la bourgeoisie européenne, en mal d'exotisme, invente le tourisme. La grande nouveauté, c'est que ces voyages n'ont plus d'autres buts que le voyage lui-même. On voyage pour le plaisir de voyager, de découvrir de nouveaux lieux.

Du tourisme de masse a émergé un phénomène inédit : jamais dans l'histoire l'humain n'aura été aussi mobile. De nombreux peuples furent nomades – il en reste quelques rares – mais jamais les individus n'avaient eu la possibilité de se déplacer aussi loin et aussi facilement avant le milieu du 20e siècle. Il est tout de même formidable de penser qu'on peut acheter en deux clics de souris un billet d'avion qui nous mènera à l'autre bout de la planète, un voyage qui, il n'y a pas si longtemps, aurait nécessité une petite armée d'hommes et aurait abouti sur la publication de récits fantastiques.

Sédentarité valorisée

Le sociologue français Jean Viard le montre avec éloquence dans un petit livre publié il y a quelques années qui a eu un grand succès, *Éloge de la mobilité* (L'Aube, rééd. 2014). Ce ne sont pas que les voyages qui favorisent la mobilité, mais également la voiture pour nos déplacements quotidiens. Les Français, nous apprend-il, parcourent en moyenne 45 km par jour, contre à peine 5 km en 1950. Une distance neuf fois plus grande en à peine un demi-siècle, c'est immense !

Paradoxalement, collectivement, nous sommes de moins en moins nomades. Nous valorisons la sédentarité, qui prend la forme concrète de la petite maison de banlieue chérie et bichonnée. On la quitte, pour le travail ou les vacances, pour mieux y revenir. L'urbanisation constitue l'un des phénomènes contemporains les plus marquants. Alors qu'à peine 3,4 % de la population mondiale habitait les villes en 1800, deux cents ans plus tard, cette proportion est passée à la moitié. Selon l'ONU, dans moins de dix ans, en 2025, 65 % d'humains seront urbains.

L'étrange animal qu'est l'humain s'agglutine de plus en plus dans des villes et, parallèlement, a la bougeotte et sillonne la planète en quête de souvenirs, d'exotisme ou de soi. Mais une partie non négligeable d'entre eux se trouve clouée dans son petit appartement de quartiers défavorisés, ou pire, dans la rue. Voyant leurs semblables se déplacer en voiture pour aller dépenser dans de nouveaux temples de la consommation ou se balader dans la verte nature ou s'étendre sur le sable d'une plage, leur sentiment de frustration n'en est que plus exacerbé. Pas pour rien, affirme Viard, que les moyens de transport (train, autobus, métro) sont devenus des lieux d'affrontement social. Ils représentent et symbolisent le nomadisme libre qui leur est inaccessible.

Jadis nomades par nécessité, l'humain contemporain l'est par choix. Un choix qui n'est, hélas, pas accessible à tous. ■

SCFP
Syndicat canadien de la fonction publique
FTQ
SE SYNDIQUER C'EST S'AIDER
scfp.qc.ca
@SCFPQuebec
SCFP-Québec
SCFP-Québec

PHOTO : RAPSIM

PAR PIERRE GAUDREAU
COORDONNATEUR DU RAPSIM

Des fonds à investir rapidement

Un mois après l'élection de Trudeau, une manif fructueuse

Le budget fédéral de mars dernier contenait une très bonne nouvelle. Des fonds destinés à la Stratégie de partenariats de lutte contre l'itinérance (SPLI) sont annoncés jusqu'en 2028, pour 11 ans, et le budget de ce programme fort utile sera presque doublé, soit de presque 2 milliards.

Pour prévenir et réduire l'itinérance, ces fonds seront les bienvenus, partout au Canada et particulièrement à Montréal où subsistent de grands besoins. Cette bonne nouvelle demeure cependant à concrétiser : quand les fonds seront-ils disponibles, quelle orientation sera donnée à leur affectation et qui le fera ? Le ministre de la Famille, des enfants et du développement social, Jean-Yves Duclos, a annoncé la mise en place d'un comité consultatif pour le guider en ce sens.

L'enjeu est majeur : l'annonce d'un programme sur une aussi longue période, plus de 10 ans, constitue une trop rare manifestation de la part d'un gouvernement d'une vision à long terme. Cela mérite d'être reconnu et cela justifie une démarche sérieuse pour engager ces fonds. Le processus devra être rapide, le temps presse et des actions pertinentes n'attendent qu'un soutien.

Un programme essentiel

C'est en 1999 que le gouvernement fédéral a annoncé la mise en place d'un programme de soutien à la lutte contre l'itinérance, qui est aujourd'hui connu sous le nom de la Stratégie de partenariats de lutte contre l'itinérance. Une des qualités de ce programme, outre un virage entrepris sous la fin du gouvernement Harper et avalisé par le gouvernement Couillard, a toujours été, dans le cadre de grandes orientations aux deux gouvernements, de laisser la communauté locale procéder aux recommandations de l'affectation de ces fonds.

Le déploiement de ce programme à Montréal, dont la part du budget de la SPLI a toujours été de près de 8 millions $, a ainsi permis de soutenir une grande diversité d'actions. Fait unique au Canada et fruit des choix des partenaires à Montréal (les instances locales du ministère québécois de la Santé, le RAPSIM et la Ville), des investissements majeurs ont été faits au niveau des immobilisations, dans l'amélioration des hébergements pour hommes, femmes, jeunes et autochtones, dans l'amélioration des locaux de nombreux organismes ainsi qu'en apportant une contribution au montage financier pour la construction de plus de 1200 logements sociaux destinés aux personnes itinérantes.

Avant le virage vers le *Housing First* de 2014, une aide majeure avait été apportée à différentes interventions pour réduire et prévenir l'itinérance : accompagnement, suivi, soutien communautaire en logement social, travail de rue et autres.

Un premier bon coup

Déjà dans son premier budget de mars 2016, le gouvernement Trudeau avait augmenté pour deux ans seulement les crédits de la SPLI, en annonçant un engagement à plus long terme, et qui est venu. Ces fonds accrus ont permis de rétablir des interventions qui avaient été coupées en raison du virage vers le *Housing First*, celui-ci ne ciblant que les personnes en situation d'itinérance chronique. Alors que cette approche excluait aussi la contribution aux immobilisations, les fonds nouveaux du gouvernement Trudeau ont permis à Montréal d'apporter une aide à des projets de logements et de centres de jour.

« *Un pas dans la bonne direction* » titrait le mémoire du RAPSIM sur l'action du gouvernement en itinérance, à l'approche du dernier budget fédéral. Le RAPSIM y reprenait la demande des grandes villes du Canada de doubler le budget de la SPLI, pour 10 ans, en soutien à une diversité d'actions et avec une souplesse dans l'affectation. Un message qui a été entendu ! ■

Les demandes du RAPSIM

Les fonds nouveaux annoncés pour la Stratégie de partenariats de lutte contre l'itinérance doivent être affectés :

- avec une approche globale de la lutte contre l'itinérance, incluant une diversité d'intervention et les immobilisations ;
- rapidement et avec un engagement pluriannuel ;
- dans le respect du processus communautaire en place ;
- avec des fonds adéquats pour Montréal.

RAPSIM Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

VIE CITOYENNE
PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL

PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Mariette, la dernière des Petites Sœurs de l'Assomption, devant la Maison Orléans : « *Je me nourris des gens.* »

Maison Orléans

Quand *je* devient *nous*

La Maison des Petites Sœurs de l'Assomption, qu'on appelle la Maison Orléans, accueille sans condition les personnes amenées à rechercher ensemble un sens à leur vie. Elle offre un lieu où toutes ces personnes, reconnues, acceptées et aimées peuvent librement partager leur humanité et leur spiritualité.

Le droit de parole dans la maison de mon enfance était quasiment inexistant, et la tristesse ou l'apitoiement étaient des signes de faiblesse. Parler de ses émotions est très mal vu dans ma famille. Durant mon enfance et encore aujourd'hui, l'important, c'est de parler de ce que l'on fait et non de ce qu'on l'on ressent. Au final, il ne reste que les choses banales et sans importance, et il faut souvent se contenter de meubler le silence. Après la violence que j'ai subie de la part de mon ex-mari, j'ai réalisé à quel point je suis seule avec mes peurs, mes craintes, mes appréhensions, ma maladie… mais aussi avec mes joies et mes victoires. La Maison Orléans me permet de pallier à ces manques.

Poursuivre le travail des Petites Sœurs

Ça a commencé avec une petite sœur de l'Assomption qui travaillait au Resto Pop. Les amis de sœur Annette Benoit lui ont demandé d'avoir un local qui servirait d'espace de discussion et de partage. Elle a transmis la demande à sa congrégation, qui a accepté. C'est là qu'est née la Maison Orléans : un lieu où on peut s'orienter vers la discussion, la méditation, le cheminement spirituel, l'art, l'écriture, aussi bien que la critique des enjeux sociaux.

Sœur Mariette Gagnon est la dernière des Petites Sœurs de l'Assomption qui travaille encore aujourd'hui dans la Maison telle qu'on la connaît aujourd'hui. « *Je me nourris des gens qui la fréquentent depuis maintenant 18 ans.* » Avant cela, la congrégation disposait de plusieurs lieux de résidence dans différents quartiers de la ville, et les Sœurs intervenaient directement dans les familles, souvent pour aider les nouvelles mamans dans leur convalescence. Ce sont ensuite les CLSC qui ont pris la relève dans cette mission d'aide aux familles. Les Petites Sœurs de l'Assomption ont contribué à l'accomplissement de ce changement. Elles continuaient à parler de leur spiritualité au sein de plusieurs organismes, participaient à différentes tâches, étaient à l'écoute des besoins des gens. De là est venue l'idée d'un local bien à elles.

Aucune condition d'entrée

Au fil du temps, on a vu de plus en plus de familles éclatées, certaines personnes ont perdu leurs valeurs, et en quelque sorte leur chemin de vie. C'est dans cet esprit que les gens arrivent dans cette maison. Il n'y a aucune règle en ce qui concerne l'admission, l'équipe se dit ouverte à tout et n'est spécialisée dans aucun domaine en particulier : c'est justement ce qui rend l'organisme si original. D'ailleurs, s'il dispose d'une charte et est reconnu comme OBNL, il ne siège pas à la table de concertation d'Hochelaga-Maisonneuve, puisque le volet spiritualité n'appartient à aucune de ses sous-sections (sports et loisirs, droit de la personne, alimentation, etc.)

Dans une société qui s'engage davantage dans les institutions plutôt que de se concentrer sur les gens qui les fréquentent, la Maison Orléans est orientée sur le besoin de l'individu même. Une centaine de personnes la côtoie chaque semaine, le jour comme le soir, et ces mêmes individus sont des contributeurs de l'OBNL, que ce soit par une contribution volontaire, des travaux, de la maintenance ou de l'apport de nourriture. Tous contribuent à la survie et au maintien de ce lieu de prise de parole, ouvert à toutes pensées, toutes religions, toutes orientations sexuelles, et toutes nationalités. C'est une maison au « nous » où personne n'est au-dessous ou au-dessus des autres.

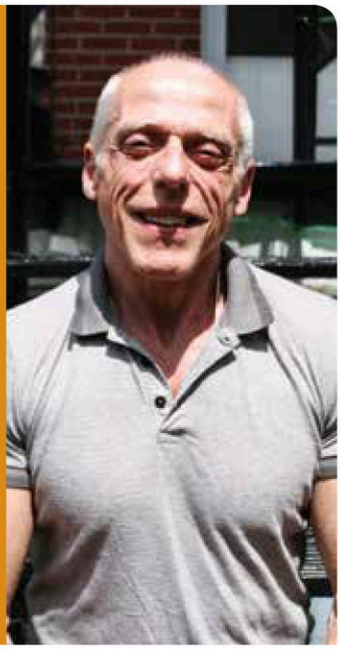
À travers quelques portraits, j'ai voulu rendre hommage à ceux qui peuvent être à la fois animateurs et participants de la Maison Orléans. Dans une société qui rejette, j'y ai moi-même trouvé une nouvelle famille. ■▶

Pour plus d'informations :
maisonorleans.org
514 522-8373

Richard : « *Le service nous garde humbles* »

Ayant subi des abus sexuels durant son enfance, Richard bâtit sa vie vers les réussites extérieures pour ne pas voir les blessures qu'il transporte. Il suit son cours de droit et s'implique dans toutes sortes d'activités : musique, sport, yoga. Il se concentre intensivement dans tout ce qu'il entreprend. « *À un moment donné, tout s'est embrouillé avec l'alcool* », dit-il. C'est au moment où il décide de devenir sobre que sa vie dans les hautes sphères sociales prend tout à coup une autre tournure. Quand il commence à apprivoiser le cheminement personnel, il fait le choix d'être dans l'entraide et le service pour enfin se découvrir de l'intérieur. Malgré ses peurs, ses appréhensions, il persévère et découvre son potentiel vers le travail en milieu communautaire. Il est maintenant en charge du site web et de la visibilité de l'organisme. Il est aussi impliqué dans l'animation de différents groupes, tout en y participant. « *Les relations avec les participants vont dans les deux sens. Je reçois autant que je donne*, explique-t-il avec le cœur rempli de gratitude. *La nourriture spirituelle qu'on allait autrefois chercher dans les églises se retrouve ici dans tous les groupes de partage que la Maison Orléans offre chaque semaine.* » Il conclut : « *Après avoir surconsommé, nous n'avons pas le choix que de nous retourner vers notre intérieur. C'est de cette façon que l'on retrouve la vraie personne qui est en nous.* »

Roger : « *L'humain, c'est fascinant* »



Roger rencontre Mariette dans la rue mais il l'avait connue lorsqu'il était bien plus jeune, dans une des maisons des Petites Sœurs de l'Assomption. Étant atteint d'une grave maladie, Roger s'isole du monde pendant près de dix ans. Il se referme sur lui-même et attend la mort. Mais dès son arrivée à la Maison Orléans, sa vie a prend une tout autre direction. Sa philosophie de vie et son talent d'orateur sont impressionnants. Roger est maintenant le coordonnateur des animateurs de l'organisme. Il les dirige en leur donnant des outils comme des textes pour orienter les discussions. « *Le texte est un prétexte pour faire travailler la personne sur ce qu'elle a à travailler. Certains ou certaines comme Monique prennent des années avant de s'ouvrir, mais le groupe continuait à l'accueillir semaine après semaine. Chaque personne est unique et sacrée. En son unicité, il y a une réalité qui lui appartient. Si je veux partager avec quelqu'un, si je veux créer un lien avec cette personne blessée, tout ce que je dois faire, c'est entendre sa blessure.* » Roger dit que lui aussi a des besoins et les participants l'aident dans sa démarche personnelle. Sa vie et sa santé se sont grandement améliorées et la Maison donne un sens à sa vie. « *J'ai appris à dire que je ne suis pas seulement une souffrance. Il y a autre chose en arrière de tout cela…* » Roger considère que l'être humain n'est pas un casier. « *Il faut aider la personne à s'unifier et non à se catégoriser. Il suffit de bien chercher, car toutes les solutions sont en elle. Chaque personne a ses propres capacités et sa direction. L'auto guérison, ce n'est pas une aspirine ni un thérapeute, c'est la personne qui est la mieux placée pour se comprendre. C'est pour cette raison que la Maison Orléans n'est pas spécialisée dans un domaine fixe d'activités.* »

Claire : « *Osez aller vers les autres* »

Claire déménage de Rimouski pour s'installer à Montréal en 1977. Catholique pratiquante, elle ne trouve pas d'endroit spirituel qui lui convient en arrivant sur l'île. Elle trouve un emploi au Jardin botanique puis un poste d'enseignante en herboristerie. Elle s'implique dans un comité de gestion en herboristerie et participe aux réunions. Mais une rotation de personnel la pousse hors du comité, ce qui la plonge dans une profonde dépression. Elle se sent alors rejetée par ses pairs. C'est en rencontrant sœur Annette Benoit, il y a 23 ans, qu'elle renoue avec sa spiritualité. Elle prend alors la décision de vivre dans une simplicité volontaire aux dépens de ses besoins de base. Elle se contente de vivre avec un matelas et ses livres, et reprend sa vie en main. Maintenant, Claire est un exemple d'accueil, de compassion et d'écoute, dans ce lieu aux allures familiales. Claire était dans l'équipe des fondatrices de la Maison Orléans avec sœur Annette Benoit. Depuis, elle n'a pas quitté l'organisme. Retraitée il y a deux ans, elle lui donne encore plus de temps. Elle s'y sent utile et affirme qu'il donne un sens à sa vie. « *On dit des choses uniques ici que normalement on ne dit pas nécessairement à nos proches* », dit-elle. Activité après activité, saison après saison, Claire est toujours fidèle à son poste. Elle anime depuis février 2016 des rencontres portant sur les 12 étapes – mode de vie proposé dans les programmes anonymes, s'adressant à des personnes aux prises avec des dépendances. Elle accueille les gens et prépare le café ; c'est d'ailleurs elle qui m'a reçue et a été le déclencheur de mon amour pour cette maison.

Lancement réussi de *Sentinelles*

PHOTOS : MILTON FERNANDES

Le 23 mai dernier avait lieu le lancement du recueil *Sentinelles : 25 ans d'écriture à L'Itinéraire*. Ce livre, qui contient 100 des meilleurs articles, poèmes, nouvelles et autres écrits de nos camelots depuis 1992 a été chaudement accueilli par près des 200 personnes qui ont assisté au grand événement qui s'est tenu à BAnQ du Vieux-Montréal, rue Viger. Les artisans de la première heure, des invités d'organismes communautaires, des amis, de même que le maire de Montréal et autres dignitaires ont salué cet ouvrage exceptionnel et ont applaudi les camelots qui ont témoigné lors de la soirée. Ce fut aussi l'occasion pour Luc Desjardins, d-g de L'Itinéraire de décerner le premier Prix Sentinelles à Serge Lareault, Protecteur des itinérants de Montréal et ancien éditeur du magazine, en reconnaissance de ses 20 ans à L'Itinéraire. Soulignons qu'à la suite du lancement et de l'énorme couverture médiatique qui s'en est suivie grâce, entre autres, au travail d'Alice relations publiques, les 600 copies de Sentinelles se sont envolées en seulement deux jours et demi. Il a fallu commander une réimpression de 1500 exemplaires, qui seront disponibles dès aujourd'hui. ■

Bravo M. Paul !

PHOTO : JULIEN BOIS

Nous sommes très fiers d'annoncer que le 28 mai dernier, notre Monsieur Paul à nous a remporté le Prix Rosario-Demers du bénévole de l'année 2017, décerné lors de la fête des bénévoles de l'arrondissement Ville-Marie.

Pour l'occasion, le maire Denis Coderre et les membres du conseil de l'arrondissement ont également souligné l'engagement de près de 200 personnes provenant de 47 organismes de tous genres. Les enfants et les petits-enfants de Monsieur Paul étaient de la partie pour l'applaudir, tout comme notre directeur général Luc Desjardins.

Cette distinction est amplement méritée, car, voyez-vous, depuis 6 ans, M. Paul Bergeron est fidèle au poste dans la cuisine de L'Itinéraire 5 jours par semaine, y travaille 40 heures hebdomadairement, pour un total de 10 000 heures par année ! Tout ça bénévolement, soulignons-le.

Beau temps, mauvais temps, Monsieur Paul est là pour accueillir les camelots avec son sourire lumineux et ses yeux rieurs. Doté d'un altruisme peu commun, il offre une amitié inconditionnelle à tout un chacun. Il remonte le moral de ceux et celles qui ne filent pas et dégage une force tranquille qui fait du bien à tout le monde qui le croise. De plus, il encadre avec patience et doigté le travail des participants du programme Aide et Accompagnement d'Emploi-Québec, qui leur permet de réintégrer le marché du travail. Sans oublier qu'il nous mitonne de bons petits plats !

Monsieur Paul n'aime pas être le centre de l'attention. De plus, quand on lui fait un petit cadeau pour le remercier de tout ce temps et cet amour qu'il donne à L'Itinéraire, eh bien, il le redonne à un camelot. Alors, discrètement, nous te disons MERCI et BRAVO, pour tout ce que tu fais pour nous, Monsieur Paul. ■

PHOTO : RUSLAN IEFREMOV (123RF)

OPINION

PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT DE L'ÉPÉE / BERNARD

Les poules n'ont pas de dents, mais beaucoup de parents !

À l'épicerie que je fréquente régulièrement, on a commandé de nouveaux paniers avec des « strappes » pour attacher les enfants. Oui oui, il y a maintenant des ceintures de sécurité dans les chariots de supermarché, car voyez-vous, on n'est jamais trop prudents. Quand un carrosse, qui fait du cinq mètres à l'heure dans un commerce rempli d'adultes et d'employés qui dégaineraient leur cellulaire à la seconde si jamais quelqu'un se faisait la moindre entorse, doit maintenant être sécurisé. C'est qu'on est vraiment dans le *control freak*. A force d'encadrer, de materner, de bichonner, de pouponner, de surveiller, de contrôler, de superviser, d'orienter, de guider et d'éduquer les bambins, il leur sera bientôt possible de passer à travers toute leur enfance sans jamais se fouler un seul cheveu. Nous arriverons alors dans la société du risque zéro, de la prévention totale et du contrôle absolu. Le rêve ultime de tous les parents poules et de tous les totalitarismes !

Les enfants sont aujourd'hui constamment attachés, *strappés*, casqués, *padés*, surhabillés, retenus et observés. Au lieu de leur laisser prendre conscience de leur espace extérieur, des limites normales à leur liberté de mouvement et de leur autonomie, on les contraint en restreignant leurs mouvements, en les empêchant de se déplacer et en leur disant « *non* » sans arrêt. Qu'on en voie un daigner bouger ne serait-ce qu'un pied en direction de la rue et vous aurez à coup sûr le cri d'une mère hystérique qui visualise déjà son enfant en flaque de sang. On a l'impression que s'ils le pouvaient, des parents n'hésiteraient pas à mettre un casque de bain et une veste de sauvetage à leur fœtus puisque celui-ci se développe dans du liquide…

L'enfant mineur est la dernière catégorie de personnes qui ne bénéficie d'aucun droit, si ce n'est celui de ne pas être battu, molesté, violenté ou pire encore. Techniquement, il est la propriété de ses parents jusqu'à sa majorité, et ceux-ci sont réputés prendre en son nom les meilleures décisions. Or, nous sommes arrivés a une époque où l'enfant, qui vient généralement seul ou maximum en duo, est parvenu à un stade qui fait de lui à la fois une divinité et une débilité. On le fétichise à l'excès tout en lui refusant presque complètement son autonomie et son libre arbitre. Alors qu'aujourd'hui les droits individuels sont partout mis de l'avant, on les réfute presque systématiquement aux enfants sous prétexte qu'« *on veut leur bien* ». Sans parler des nouvelles applications techno qui permettent aujourd'hui aux parents de géolocaliser et d'espionner chaque mouvement de leur descendance 24 heures sur 24. Bienvenue dans le monde des enfants-rois de leur prison dorée !

Espionner les moindres mouvements

Je ne suis pas particulièrement vieux mais il me semble que quand j'étais jeune, moi et tous les autres enfants du voisinage allions jouer librement dans le parc ou à l'extérieur. Après un certain temps, il fallait rentrer pour le souper ou sinon quelques parents gueulaient par la fenêtre qu'il était temps d'y aller. Toujours est-il que nos moments au terrain de jeu en étaient de liberté et d'autonomie, et cela valait aussi pour nos parents qui étaient bien contents d'avoir un break. Allez faire un tour au terrain de jeu aujourd'hui : pour six enfants en train de s'amuser, vous trouverez neuf parents et probablement quelques grands-parents espionner les moindres des mouvements des jeunes. Eut-il, à la moindre incartade entre deux flots, vous trouverez aussitôt au moins quatre arbitres prêts à intervenir pour faire triompher la « justice » en faveur de leur « petit prince ». Quand les enfants jouent aujourd'hui à l'extérieur, ce n'est plus un répit pour les parents, mais une tâche de plus dans la liste déjà interminable des choses à faire. Une source de stress autant pour les adultes que pour les mineurs.

Il est pour le moins paradoxal que certains enfants souffrent de syndrome de stress aigu, alors qu'ils ont souvent des agendas dignes d'un premier ministre. Entre les activités sportives, les fêtes d'amis, les cours de musique, les activités parascolaires et autres conneries qui commencent toujours à 6 heures du matin, on se demande où parents et progénitures trouvent encore le temps pour faire quelque chose qui s'appellerait simplement « vivre », ou relaxer.

Outre le fait qu'on surprotège des enfants qui généralement sont déjà chéris jusqu'à plus soif, n'est-on pas en train de tomber dans un fantasme de la sécurité absolue, du risque zéro ? Déjà que les nouvelles technologies sont en train de créer une société de la surveillance plénipotentiaire absolue. Avec cette dérive vers un *Big Brother* qui prend l'image de la mère attentionnée et bienveillante, quoique surprotectrice, ne sommes-nous pas en train de donner naissance, outre à de rares enfants surprotégés, à une société où la surveillance et l'insécurité ont complètement remplacé la confiance, l'autonomie et la solidarité ? ■

Vous reprendrez bien une tranche de poésie ?

On vous l'a annoncée ! L'installation *Poème d'un jour*, une œuvre structurale imprimée des haïkus de six des participants de L'Itinéraire, a trouvé sa place sur le parvis de la Grande Bibliothèque depuis la fin du mois de mai. Pour marquer cette troisième année de création, vous aurez également l'occasion, du 21 juin au 23 août, de participer à des ateliers de poésie pour tous, en collaboration avec le collectif La poésie partout et en compagnie des auteurs des haïkus, nos poètes de L'Itinéraire. Venez les rencontrer, cocréer et savourer ce que la poésie a de plus beau à vous offrir. Pour patienter, voici les haïkus millésime 2017 de nos participants, sur des thèmes aussi variés que marquants.

JOSEE CARDINAL

DISTRIBUTRICE

courbé, un homme
glane des mégots
récolte la mort des autres

***

woh les moteurs !
au moins, je vais me faire écraser
par une Mercedes

***

tac tac tac tac tac
mes talons usés
mitrailleurs d'amour-propre

***

chic, mon idole du métro !
au son de sa flûte
je me fais mon cinéma

SIOU

CAMELOT MONT-ROYAL/BORDEAUX

elle me parle, parle, parle
je regarde ses lèvres
me dire autre chose

***

dans le mur, il y a un bruit
je ne sais pas ce que c'est
j'écoute plutôt mon cœur

***

je brûle encore un feu rouge
et rien ne se passe
suis-je si différent ?

***

sortant du cimetière
j'enterre sa mémoire
puis je m'envole

IMAGE : VOLODYMYR BERLA (123RF)

CINDY ROSE

CAMELOT SUPER C PIE IX/ONTARIO

hier, jeune vierge
sur la rue sans lampadaires
aujourd'hui, brouillon...

***

à la porte, une lumière
elle m'enveloppe
un baiser sur ma joue

***

sur mon cœur
un paysage de mer bleutée
une photo de toi

***

j'observe mes sous
juste assez pour
1 pinte de lait caillé !

ISABELLE RAYMOND

CAMELOT LAURENDEAU/DE BIENCOURT

popcorn au cinéma
plus cher...
que le visionnement !

***

ma chère amie
gambade maintenant
à l'éden des chiens

***

le printemps venteux
envahit mon logis
un effluve de lilas !

***

végéter dans mon salon
surprise par un bruit
doux chat d'à côté

MOSTAPHA LOTFI

CAMELOT MÉTRO EDOUARD-MONTPETIT

deux filles avec un large sourire
une fleur à offrir
comment choisir ?

***

triste nouvelle :
expulsé d'Amérique, un Mexicain
se jette d'un pont

***

dans la vieille espadrille
un peu de terre
où y pousse un pissenlit

***

six chandelles à Parc-Extension
et tellement de câlins
contre la haine

MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

PARTICIPANT PHOTO-JOURNALISTE

vers la flaque de boue
trébucher dans la neige
de dos ou de face ?

***

sous le pont
résonnent les marteaux-piqueurs
j'ai mal aux dents

***

recherche d'inspiration
soudain, j'entends une chanson
nostalgie d'un amour passé

***

la neige disparue
la saleté se dévoile
vite le ménage du printemps !

Pour survivre !

Rencontré à la station Sherbrooke, Joseph joue d'une percussion caribéenne. Anglophone, il m'a permis de pratiquer la langue de Shakespeare et mes talents de traducteur.

Mon nom est Joseph Fox. Je suis un percussionniste aguerri, possédant un bac de l'Université McGill. Survivre est ce qui m'a amené à jouer dans le métro. Aussi, le désir de m'exposer et de ne pas avoir à demander la permission. Je ne joue qu'ici. Le contact avec les autres, les usagers du métro, est incroyable, voir les gens passer et sourire, spécialement les gens originaires des Caraïbes qui me disent que cet instrument leur rappelle leurs racines ou leur enfance. Certains d'entre eux sont arrivés à Montréal voilà cinquante ans et n'ont pas entendu cet instrument depuis.

C'est comme ça que je gagne ma vie, même si ce n'est qu'une partie de l'année. Mon instrument tolère le froid, mais pas la neige et la glace, durant l'hiver je dois me trouver de petits boulots du genre laver la vaisselle. La plus grosse difficulté de ma pratique dans le métro est l'instabilité et le plus grand avantage est de pouvoir déterminer mon propre horaire, je n'ai pas de patron !

J'ai aussi passé l'audition pour les Étoiles du métro, mais je n'ai pas été sélectionné. Je n'en suis pas fâché, je trouve même bien qu'une ville mette en place les moyens nécessaires pour son propre rayonnement. Puis, c'est une opportunité pour ceux qui ont des habiletés et qui investissent du temps. Dans d'autres villes, c'est le *free for all*.

PHOTO : KARINE BÉNÉZET

Joseph, percussionniste métro Sherbrooke

Les murs ont besoin de la musique, de l'écho. On dit que les murs ont des oreilles, c'est la même chose dans le métro. La musique c'est ce qui fait vivre le métro. Je prends le métro depuis l'âge de 10 ans, il y a toujours eu de la musique, il ne faut pas que ça cesse ! Ils (les musiciens) ont vraiment de la volonté de faire ce qu'ils font.

David

PHOTO : KARINE BÉNÉZET

Del, saxophoniste métro Papineau et camelot

Un système injuste

Je suis saxophoniste. J'ai appris la musique à l'école secondaire en jouant dans un petit orchestre. Ensuite, Leroy Mason, un saxophoniste très connu à Montréal, est devenu mon professeur. Quelques années plus tard, j'ai pris la décision d'être musicien à vie. J'ai aussi fait l'université et décroché mon bac en musique.

Le métro est un espace public depuis toujours, mais ça ne fait que 40 ans que les musiciens ont l'autorisation de s'y installer pour jouer. Moi, ça fait 25 ans que j'y joue. Je demeurais alors rue Saint-Viateur avec ma famille et deux enfants. Je jouais à la station Sherbrooke. C'est ce qui me permettait de payer le lait et les couches de mes bébés.

Si aujourd'hui je suis toujours musicien du métro, c'est parce qu'à chaque fois que je suis au bord du succès, il m'arrive quelque chose.

J'aime jouer. La musique jazz est comme un vampire. Si tu te fais mordre, c'est pour la vie.

Aujourd'hui, je joue 95 % de mon temps à la station Papineau, je gagne de l'argent : entre 40 et 45 $ par jour. C'est assez bon. Être dans le métro a quelques avantages ; surtout celui de ne pas avoir de patron. Mais il y a aussi des inconvénients. Par exemple, nous avons beaucoup de problèmes avec des quêteux depuis quelques années. Pour eux, jouer dans le métro semble être un bon plan. Sauf qu'ils s'installent à notre place alors qu'ils ne savent ni jouer ni chanter. Ça fait des chicanes avec les musiciens et ça dérange les usagers du métro. Et il y a le programme des Étoiles du métro. Je ne le vois pas d'un très bon œil parce seuls les musiciens Étoiles bénéficient des meilleurs emplacements et d'autres avantages. Évidemment, tu peux utiliser la place des Étoiles du métro, mais on va rapidement te demander de partir.

À mes yeux, c'est un système injuste envers les autres musiciens. Quand j'ai commencé, c'était premier arrivé, premier servi. Maintenant, ce n'est plus le cas. Les Étoiles peuvent même réserver leurs places en ligne. Puis, je trouve qu'en cinq ans, il n'y pas eu beaucoup de nouvelles Étoiles du métro, ce qui veut aussi dire que ce sont toujours les mêmes qui en profitent. Je n'aime pas ce système, mais en même temps, ils ont les meilleures places et donc, gagnent plus d'argent, alors je vais moi aussi m'inscrire aux auditions.

PHOTO : MILTON FERNANDES

CHRONIQUE

PAR SIMON JACQUES
CAMELOT MÉTRO JARRY

Des notes qu'on ne note plus

Ayant grandi à Montréal, j'utilise les transports en commun depuis environ 30 ans. D'aussi loin que je me souvienne, il y a toujours eu des musiciens dans les couloirs du métro. Un peu comme si avec le prix du billet venait une petite mélodie pour nous accompagner quelques pas. Des gens de tout âge, de différentes nationalités, aux styles combien nuancés les uns des autres, gagnent (plus ou moins bien) leur vie de cette façon. Beaucoup plus que quelques notes, la musique est une formidable plus-value sociale. Considérant que plusieurs pays découragent, voire interdisent les manifestations culturelles ou artistiques, nous sommes privilégiés d'avoir accès à la culture même dans le métro ! En sommes-nous conscients ?

Platon vs Mao

Dans *La République*, Platon voyait un aède (un poète ambulant) ou un musicien quasiment à chaque intersection. La culture, disait-il, apporte joie et sérénité en plus d'être esthétique ; un sens qui semble s'être perdu depuis quelques années. On fait juste ce qui est nécessaire : des maisons carrées, des hôpitaux rectangulaires, sans se soucier de la beauté. Allez voir les immeubles du Vieux-Montréal. Les gravures, gargouilles et autres ornements sont magnifiques. Si l'art est indispensable, c'est justement parce qu'il ne l'est pas. C'est ce qui est beau !

Dans la Chine maoïste (et certaines théocraties contemporaines) la musique est interdite sous prétexte qu'elle nuit à la productivité et peut véhiculer des messages non conformes.

En y réfléchissant, je me rends compte que le « phénomène » a toujours existé ; des aèdes de la Grèce antique en passant par les troubadours médiévaux, les tziganes ou les mariachis, les musiciens de rue ont toujours été.

J'adore la musique ! Et, personnellement, je trouve que le métro semble mort quand il n'y a pas de musiciens. Dans la quotidienneté de nos allers-retours, leurs quelques notes nous transportent, nous font tantôt rire, tantôt pleurer, toujours sourire. Malheureusement, comme ça fait partie de nos us et coutumes, nous le prenons pour acquis et, dans une certaine mesure, perdons de l'intérêt. Quand quelque chose devient routinier, la magie s'efface…

Les étoiles et les autres

Dans le métro de Montréal, certains endroits particulièrement achalandés sont réservés aux Étoiles du métro. Une nomination obtenue après avoir réussi une audition. Bien que ces musiciens jouissent d'un maximum de visibilité, ils ne représentent qu'une infime partie de ceux qui sillonnent les couloirs. Les « autres », plus marginalisés, se partagent souvent de moins bonnes localisations et de moins bons horaires. Ces pages s'intéressent justement à eux.

Honnêtement, en entreprenant cette chronique, je m'attendais à un sujet léger voir *bonhomme*. Mais la réalité découverte m'a beaucoup fait penser à la mienne : précarité, insécurité et indifférence ; des mots souvent utilisés. J'ai pu palper la détresse dans les yeux d'un musicien qui avait visiblement faim, au sens propre. Assis par terre dans les couloirs de la station Frontenac, un clavier entre les jambes, il était contrarié par la sècheresse de son chapeau. « *Si Oscar Peterson passait ici, il me serrerait la main* », m'a-t-il lancé. Ce pianiste a fait le conservatoire de Rimouski et fait de l'improvisation jazz. « *C'est du Bach* », me dit-il, en jouant quelques notes. Et poursuit quelques instants plus tard par : « *Ça c'est de moi* ». Ce qu'il jouait était magnifique. Soudain, la faim a pris toute la place : « *Vous n'auriez pas un sandwich ? Je veux un sandwich !* » Comment quelqu'un peut-il embellir la vie de milliers de personnes et crever de faim en même temps ?

Moi-même musicien du métro

Comme certains d'entre vous le savent déjà, je suis moi-même guitariste. J'ai travaillé comme chansonnier dans les bars et accompagné quelques chanteurs connus, à l'époque où j'habitais les Laurentides. Donc, quand les choses ont commencé à mal aller, il était tout naturel pour moi d'aller jouer de la musique dans le métro. J'ai tenté ma chance quelques fois, à différentes stations, à différentes heures et je n'ai jamais fait plus de 10 $. Malgré un répertoire que je qualifie de « super cool » et une technique correcte, il n'y avait rien à faire ! Les difficultés techniques : le bruit, l'emplacement des lyres, la sollicitation agressive environnante, etc., et surtout l'indifférence des gens ont pris le dessus sur les encouragements et sur ma volonté de jouer pour manger.

Donc, L'Itinéraire…

Ce qui explique un peu pourquoi je vends des journaux. Je n'ai pas à me battre pour un spot ou pour une heure précise. Je n'ai pas besoin de trimballer une guitare, un amplificateur et un micro. Mais surtout, mon chiffre d'affaires n'a aucune comparaison. Vendre un produit déjà connu s'avère pour moi beaucoup plus facile que de devoir me démarquer, performer. Ce qui explique aussi tout le respect que j'ai pour les musiciens de rue, qui eux, réussissent à vivre de leur art. J'en ai d'ailleurs rencontré quelques-uns… ■▶

PHOTO : MILTON FERNANDES

Les musiciens du métro

À côté des Étoiles

En 1986, les premières lyres s'immiscent dans les couloirs du métro montréalais pour le plus grand bonheur de ceux qui, avant cela, y pratiquaient leur art sans vraiment y être invités. En 2009, le Regroupement des Musiciens du Métro de Montréal (RMMM), connu sous le nom MusiMétroMontréal, voit le jour. Bien que cet OSBL soutienne ses artistes-adhérents par de nombreux programmes et outils, ces derniers ne représentent qu'un pourcentage des musiciens du métro. En tout, près de 230 musiciens circulent dans le réseau souterrain, précise Bertrand Lauzon, responsable du programme des Étoiles du métro du RMMM. Il y a donc les Étoiles, les membres du regroupement et les autres qui entretiennent des relations, partagent les spots et occupent cet espace public insolite.

Qui sont les musiciens, membres de MusiMétroMontréal ?
Beaucoup des musiciens-adhérents ont des carrières à côté, font des études ou travaillent dans un autre domaine. Ils viennent jouer de la musique dans le métro pour leur plaisir, pour augmenter leur performance. La majeure partie des personnes qui se présentent au programme des Étoiles sont des musiciens qui ont envie de pratiquer leur art, pour le public du métro, celui qui ne fait que passer. Tous veulent la même chose : se faire apprécier de cet auditoire. Le profil varie beaucoup. Les musiciens sont de partout. Certains viennent d'écoles de musique et sont diplômés, d'autres sont dans le métro depuis longtemps et veulent devenir Étoiles, et d'autres encore sont tout simplement curieux de passer une audition pour se tester.

Comment devient-on musicien du métro ?
Nous avons un site sur lequel les musiciens peuvent trouver toute la réglementation pour jouer dans le métro et devenir membres. Quant aux Étoiles du métro, il y a des auditions. Chaque année, environ soixante formations musicales sont choisies selon des critères de sélection élaborés en collaboration avec la STM. Des juges, eux-mêmes musiciens professionnels, et un ou une représentant(e) de la STM évaluent les performances selon la grille et l'originalité de ce qui est présenté ainsi que l'aptitude des personnes à jouer dans le métro. À côté, nous menons des réunions d'information très utiles. Prenons l'exemple d'un musicien qui arrive dans le couloir, il ouvre sa valise et pose des CD devant lui avec un panneau indiquant « à vendre ». C'est 150 $ d'amende pour ça ! Alors on parle de ce genre de problème et de la réglementation.

Comment les musiciens membres et non membres se partagent-ils les lieux autorisés ?
La STM nous attribue les emplacements Étoiles du métro et les lyres. Nous avons une belle relation avec eux. Au fond, l'art et les artistes sont partout, mais grâce à notre partenariat avec la STM, la qualité de vie des musiciens est améliorée. L'idée est aussi que l'expérience clientèle soit satisfaisante. C'est important parce que si une personne s'installait dans le métro pour juste taper sur un tambour, ça dérangerait le monde. Les emplacements sont pour tout le monde et le principe du premier arrivé, premier servi s'applique. Les musiciens ont le droit de jouer sous un des panneaux des Étoiles et sous les lyres, qu'ils soient ou pas Étoiles du métro. Normalement, seules les Étoiles ont le droit de jouer sous leur panneau, mais si le spot est inoccupé n'importe qui peut s'y installer. Et quand le musicien qui a réservé arrive sur son emplacement, il s'arrange avec celui qui est déjà là. Les panneaux Les Étoiles du métro ne sont pas des zones barrées ! Les musiciens, ni membres ni Étoiles peuvent s'y installer. À date, les relations se passent très bien, pas de chicane, pas de guéguerre. C'est aussi à cela que sert notre service de booking en ligne. Il fonctionne comme un calendrier pour les Étoiles du métro. Si une personne s'inscrit et qu'elle ne peut finalement pas y aller, elle va le poster sur Facebook. Les membres vont alors recevoir un message et pouvoir occuper le spot libre. ■

LES ÉTOILES DU MÉTRO

Date de création du programme Les Étoiles du métro : 2012

65 Étoiles du métro en 2017

Environ 230 musiciens dans le métro annuellement

Emplacements hors espaces réservés Étoiles du métro

8 lyres sur la ligne bleue

19 lyres sur la ligne verte

24 lyres sur la ligne orange

Informations générales: musimetromontreal.org

Le métro sans musiciens serait de la merde ! C'est le meilleur 30 secondes de mon trajet quand je passe près de l'un d'eux.

Kevin

Le métro sans musiciens ? C'est sûr que ça serait moins agréable. Des fois ça met de l'ambiance, surtout quand ça swingue !

Francine

Le métro sans musiciens serait triste. À Paris, ils entrent même dans les wagons, ça met de l'ambiance ! Il y a aussi beaucoup de diversité : du jazz, du rock. C'est multiculturel. Puis l'art, la musique… C'est subjectif.

Badis

PHOTO : ANNIE GAROFANO

Michel Rivard

Reconnu et inconnu

Septembre 2014, Michel Rivard, célèbre auteur-compositeur et interprète québécois, s'improvise musicien du métro à Paris. Une expérience immortalisée dans une courte vidéo aux allures de documentaire réalisée par les productions Spectra.

L'idée derrière tout ça ? Sortir de sa zone de confort et explorer une part de la vie d'un musicien lambda, suffisamment inconnu du public pour passer incognito.

Autorisé officiellement par la RATP (Régie autonome des transports parisiens) à jouer dans les couloirs de l'une des stations les plus fréquentées de Paris : Saint-Lazare et ses 45 millions de voyageurs annuels (chiffres 2015 de la RATP), Michel Rivard s'est prêté au jeu, incertain de l'issue de cette fantaisie.

C'est muni d'une guitare acoustique, de la chanson *Merci pour tout* extraite de son album *Roi de rien*, d'un amplificateur pour l'orchestration et de quelques caméras cachées, qu'il a fait face à l'indifférence, au manque de contact et de sympathie d'un public de passage.

« *Je n'ai presque pas dormi la nuit précédente. J'avais peur de me retrouver dans une situation malaisante* », confie Michel Rivard en entrevue à Radio-Canada, le 23 août 2015.

Face au manque de réaction du public et plutôt que d'en subir l'ignorance, il décide tout simplement de chanter, sans retenue, en regardant les gens droit dans les yeux. Ce grand musicien qui, à coup sûr, s'arrête le temps de quelques mesures lorsqu'il croise l'un de ses homologues du métro montréalais, n'aura récolté que 9 euros en deux jours. Un bien grand mal pour un si petit butin qui l'amène à envoyer tous ses encouragements pour tous les musiciens du métro.

PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Joshua Bell

Pas assez bon pour le métro ?

En janvier 2007, Joshua Bell, l'un des plus grands violonistes de notre époque s'est transformé en musicien du métro de Washington en pleine heure de pointe, armé d'un Stradivarius pour l'interprétation de l'une des plus belles pièces pour violon seul jamais écrites. Pendant 43 minutes, la virtuosité a résonné aux oreilles passantes de 1097 personnes contraintes à un objectif : se rendre au travail. La beauté et l'art peuvent-ils réellement transcender les gens lorsque, de prime abord, le contexte ne s'y prête pas ? Il semble que la réponse soit non. Tout du moins, il s'agit de la conclusion de cette expérience, secrètement orchestrée par le *Washington Post*, qui a permis à Joshua Bell de se faire écouter par une poignée d'individus. Quelques années plus tard, le musicien renouvelle l'expérience, mais cette fois-ci avec un public averti. « *J'ai beaucoup hésité avant de refaire quoi que ce soit ayant un lien avec le métro* expliquait Joshua Bell, dans un article du journal *Le Soleil* publié en mars 2015. […] *Au bout du compte, ça a été plutôt plaisant d'y retourner. À la fin, il devait bien y avoir 3000 personnes. Ça a surtout mis en lumière le fait que l'auditoire peut vivre une merveilleuse expérience du moment où il se montre réceptif.* » Comme attendu, l'artiste a eu le droit à une ovation publique. Comme quoi la qualité ne semble pas être gage de réussite lorsqu'on est musicien du métro.

Ça ne fait pas longtemps que j'habite ici. Au Mexique il y a des musiciens et j'aime ça, ça me rend plus joyeuse. Je crois que les musiciens ne dérangent personne. Jouer dans le métro donne une chance à beaucoup de monde.

Kenia

Le métro sans musiciens deviendrait un lieu comme les autres. Mon fils de trois ans et moi aimons beaucoup la musique et nous nous arrêtons souvent devant les musiciens. À qui de juger qui est bon ou pas ? Il y a des gens qui ont visiblement des problèmes d'argent et c'est un moyen honnête d'en gagner.

Alina

VIE DE QUARTIER
PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Site historique Palmyre

Au Québec depuis 30 ans, Saïd nous fait découvrir son pays d'origine, la Syrie, à travers l'histoire, l'actualité et son regard. Palmyre, l'un des plus beaux sites et vestiges représentatifs de culture la syrienne nous est présenté, ici.

En jaune, l'Empire de Palmyre vers 260

IMAGE : CÉDRIC LABROUSSE, 2009

Le royaume de Palmyre

Palmyre, du grec ancien Palmura (tadmor en arabe), était la capitale du royaume de Palmyre, une oasis du désert de Syrie. Située à 210 km au nord-est de Damas, elle constitue un site historique classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1980, puis déclaré « *en péril* » pendant la guerre civile syrienne. En 265, Odenat a été le premier roi chargé par l'empereur Gallien de coordonner la défense de l'Orient contre les Perses. En 268, quand sa veuve Zénobie tenta de prendre le pouvoir comme impératrice avec son fils Wahballat, Palmyre se retrouva prise dans une guerre civile romaine. En 273, l'empereur Gallien déclara la guerre à Zénobie avec Aurélien comme général des armées. Il détruisit la ville et captura Zénobie. Palmyre demeura jusqu'au 6e siècle une ville occupée par l'armée romaine. Les tribus arabes Ghassanides, chrétiennes et alliées de l'Empire contrôlèrent la ville. Des églises furent construites, tandis que d'anciens temples comme Baalshamin ou encore le temple du Bêl furent convertis en églises.

Vers 260, la mer Méditerranée était contrôlée par trois pouvoirs impériaux. Le premier, l'Empire de Palmyre à l'est, incluait la Syrie et le sud de Turquie, la Jordanie, la Palestine et le nord de l'Égypte. Le deuxième était l'Empire romain et le troisième était l'Empire gaulois qui contrôlait l'ouest de la Méditerranée.

Vue du site historique de Palmyre, 5 Mai 2008

PHOTO : JAMES GORDON/WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

La société palmyrénienne

Les très nombreuses inscriptions retrouvées sur le site archéologique aident à comprendre comment la cité était organisée à l'époque romaine. Palmyre respectait alors les lois civiles grecques. En dehors de l'institution civile, les élites étaient constituées sous forme de collèges de prêtres pour le culte rendu aux principaux dieux. Le plus prestigieux de ces derniers était celui des prêtres de Bêl. Les commerçants et artisans étaient eux aussi organisés en regroupements : des corroyeurs, des orfèvres, des tanneurs, des fabricants de radeaux. Palmyre comptait en plus des activités de tissage de soie, de laine, de coton et de lin.

Palmyre, le Temple de Baal

PHOTO : JERZY STRZELECKI/WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Le commerce caravanier

Palmyre était, du 1er au 3e siècle, la plus grande puissance commerciale du Proche-Orient. Elle exploitait une route caravanière qui passait par des caravansérails dans la steppe, gagnait les bords de l'Euphrate et les longeait jusqu'à la région de Babylone. Le commerce entre les Palmyréniens et les commerçants occidentaux se faisait en langue latine, tandis que le commerce avec les Orientaux se faisait en araméen. Pour protéger les caravanes, les Palmyréniens se faisaient aussi soldats. La ville comptait sur un corps d'armée romaine. Quant aux Bédouins et paysans du territoire de la cité, ils étaient des guerriers à cheval ou à dos de chameau.

Vue imaginaire d'un tetrapyle

IMAGE : ARTISTE ANONYME, CIRCA 1799. L'INSTITUT DE RECHERCHE GETTY /WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

PHOTO : BERNARD GAGNON, 2010/WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Tours funéraires dans la vallée des Tombeaux à Palmyre en Syrie

Arts funéraires

En dehors des murs de la cité se dressent de nombreux monuments funéraires principalement familiaux. Une partie des vestiges du site archéologique forme aujourd'hui la Vallée des tombes, une nécropole d'un kilomètre d'étendue, avec une série de grandes structures très richement décorées. Les tombeaux sont de trois types : tours funéraires de plusieurs étages, hypogées en sous-sol pour les classes moyennes, et temples-tombeaux pour les plus récents.

Les dieux de Palmyre

Les Palmyréniens de l'époque adoraient une divinité du nom de Bôl (le Seigneur dans le dialecte araméen de Palmyre). Rapidement, ce dieu suprême pris le nom de Bêl sous l'influence de Babylone. D'autres dieux lui étaient associés comme Aglibôl et Malakbêl (littéralement L'ange). Puis, l'arrivée d'autres Syriens et de nomades arabes en grand nombre ajouta par la même occasion d'autres dieux comme Baalshamin. Comme tout le reste de l'Empire, le monde arabe n'échappe pas à la diffusion du christianisme, L'Irak deviendra le centre du christianisme au 5e siècle et Palmyre deviendra une cité sous influence musulmane au 7e siècle après avoir ouvert ses portes en 634 à Khalid ibn al-Walid.

PHOTO : COURTOISIE 2006 / MUSÉE DU LOUVRE

La triade palmyrénienne : de gauche à droite, le dieu de la Lune Aglibôl, le « Seigneur des Cieux » Baalshamin, et « l'Ange du Seigneur » Malakbêl

Palmyre aujourd'hui

Le site archéologique de Palmyre est le témoin privilégié de l'une des sources culturelles les plus importantes de l'antiquité. Il est d'ailleurs qualifié comme valeur universelle exceptionnelle par l'UNESCO. Le site a dévoilé les vestiges suivants : le camp de Dioclétien, un temple funéraire, la Grande colonnade, la colonnade de traverse, un tétrapyle, l'agora, les temples de Baalshamin de Nab et de Bêl, les thermes de Dioclétien, le théâtre romain, les murailles de la cité. L'édifice le plus imposant de Palmyre est le temple de Bêl, considéré comme l'édifice religieux le plus important du 1er siècle. Le temple principal a été détruit par le groupe armé État islamique le 28 août 2015.

PHOTO : BERNARD GAGNON, 2010/WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Ville de Timor tout près du site de Palmyre en Syrie

Le théâtre de Palmyre

Il reste aujourd'hui neuf rangées de gradins sur seize du théâtre de Palmyre. Sa construction date du début du 1er siècle de notre ère.

Vue panoramique du théâtre romain de Palmyre

PHOTO : GUILLAUME PIOLLE, 2010/WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

BD

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO VERDUN

Chien fidèle

Défricher à Saint-Jérôme

Je vends *L'Itinéraire* à Saint-Jérôme. Je trouve le trajet d'autobus très long, 35 km, jusqu'à Montmorency puis ensuite jusqu'au café de L'Itinéraire, métro Papineau, où j'ai rendez-vous ce matin. Deux heures de voyage, le bus, le métro : j'ai perdu l'habitude de ça… une chance que j'ai un bon livre. Je préfère la marche et le vélo.

Je veux remercier toute ma clientèle de Saint-Jérôme, qui m'encourage à persévérer dans mon travail. Car c'est vraiment un travail de vendre le journal, rue Saint-Georges, beau temps, mauvais temps. Quand il fait trop froid, je n'y vais pas, car en vieillissant, je suis moins résistant. J'ai presque 60 ans et ici, on ne peut se réfugier dans le métro…

C'est très différent de représenter L'Itinéraire ici, pour plusieurs raisons : jusqu'à récemment, on n'y connaissait pas beaucoup le journal. Il y a aussi le fait que « *ça vient de Montréal* », donc ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un produit local. Par ailleurs, la portion commerciale du centre-ville, ce n'est pas l'avenue du Mont-Royal ; ce sont donc toujours les mêmes passants, qui achètent généralement le journal sur l'heure du dîner, ce qui limite le potentiel de vente. Disons que la deuxième semaine de vente est plus difficile qu'à Montréal. Mais on a une clientèle fidèle et généreuse, depuis plus d'un an maintenant.

Pourquoi je vends *L'Itinéraire* ? Pour la cause, bien sûr, et la qualité du contenu évidemment. Sans négliger que cela représente un revenu. Par le passé j'ai vendu le journal dans Hochelaga, où la clientèle était déjà acquise. Mais le défi de défricher de nouveaux territoires a aussi un côté très motivant.

JOCELYN CHRÉTIEN
CAMELOT À SAINT-JÉRÔME

Beau temps et souvenirs d'enfance

L'hiver a été long cette année, j'avais bien hâte que les beaux jours arrivent. Maintenant, je peux faire du vélo, ça coûte moins cher que de prendre l'autobus et ça va plus vite : on ne s'arrête pas à tous les coins de rue. On s'habille moins chaud, on peut mettre des jupes, on enlève nos manteaux d'hiver. On se sent légers. On peut aller à la campagne, au chalet, découvrir nos forêts.

Dans ma jeunesse avec mes frères, sœurs, cousins, cousines, nous allions au chalet de ma grand-mère, à Rawdon, sur la rue Jolicoeur. J'avais un pick-up, je faisais jouer de la musique, on dansait sur la terrasse, on chantait. C'était des gros partys. On faisait un feu de camp, on faisait griller des marshmallows, on passait la tondeuse et on plantait des fleurs. J'ai bien aimé ma jeunesse. On était entourés d'eau, on avait un beau lac. On s'était fait un beau quai et nous avions une chaloupe. J'ai été dans ce chalet jusqu'au décès de ma grand-mère, j'avais 32 ans.

Maintenant, je vais à la piscine Laurier et au parc Lafontaine. Je fais des pique-niques et je vais regarder le baseball.

J'aime bien la fête de la Saint-Jean au parc Maisonneuve, j'y ai même rencontré Pauline Marois que j'ai été saluer. La Saint-Jean que j'ai préférée, c'est celle sur le Mont-Royal en 76. Je vendais des chips et de la liqueur avec mon copain. Il y avait René Simard et Renée Martel. J'aime les spectacles donnés à la Saint-Jean et les feux d'artifice.

Voilà comment le beau temps réveille des souvenirs de mes plus belles années de jeunesse qui resteront gravées dans mon cœur.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT SAINTE-CATHERINE / MORGAN

MOTS DE CAMELOTS

La même chose

Il y a des personnes qui vont faire quelque chose de mauvais plus d'une fois. Ils ont un mauvais cœur, c'est une chose qui a été prévue par Dieu. Si tu passes du temps avec ces personnes, tu vas mieux connaître leurs personnalités. Ils vont mentir, trahir et tricher, c'est dans leur caractère de faire ça. Il faut être prudent avec des personnes comme ça, parce que c'est très probable qu'ils ne changent jamais.

Mais il y a d'autres personnes qui vont faire des bonnes choses. Ces personnes qui font des actes de bonté le refont plusieurs fois. Ils sont fiables, honnêtes et justes, tu peux le voir dans leur comportement. C'est plus agréable de rester avec eux.

Je pense et vis de la même manière. Quand quelqu'un perd de l'argent, je le lui rends tout de suite. Je suis honnête et les personnes qui restent avec moi le savent bien. Il y a des emplois dans lesquels je suis resté longtemps, sans manquer un seul jour de travail ; mon record est de 14 mois. Quand je dis quelque chose, je vais le faire, à moins qu'il y ait quelque chose d'exceptionnel qui m'en empêche. J'ai pris des responsabilités, mais il faut en prendre plus encore.

Ces dernières années, à l'église et au marché Atwater, j'ai rencontré d'autres personnes qui sont dans le même état d'esprit que moi. Je fais l'effort de continuer à faire ça parce que c'est important pour mon bien-être.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER

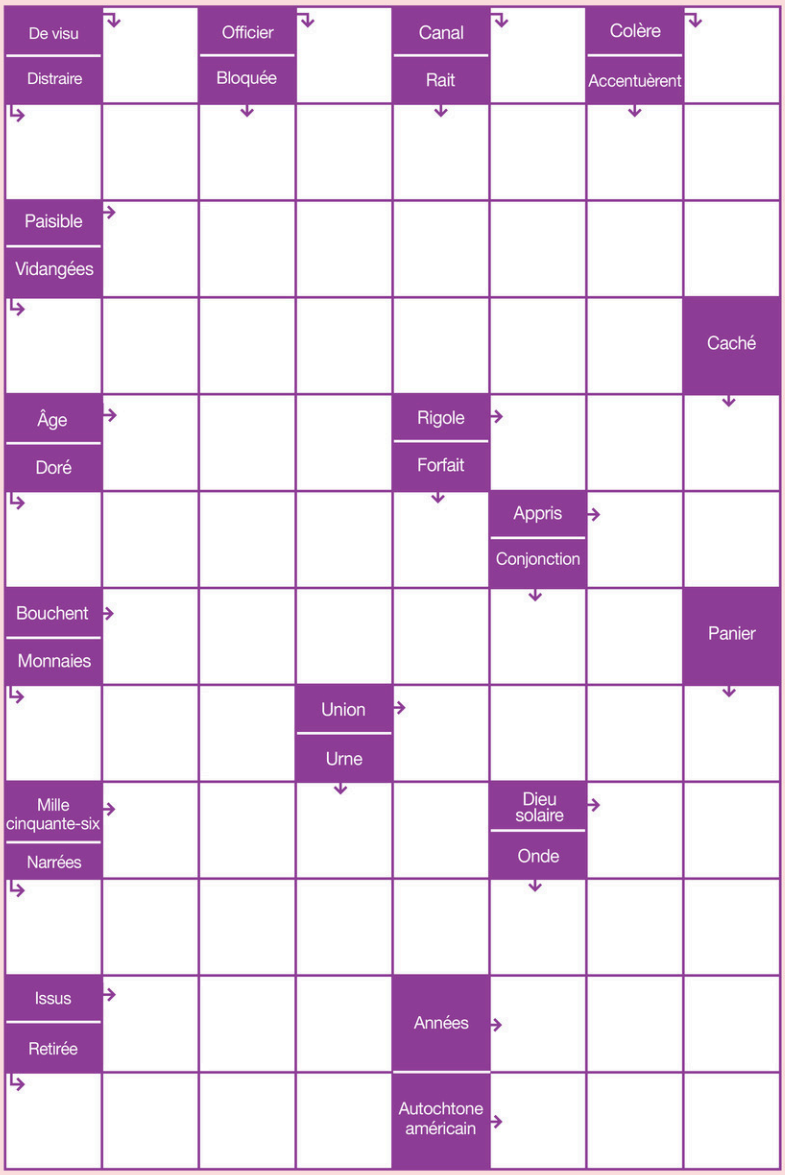
ITINÉRAIRE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2							■					
3				■								
4							■				■	
5					■							
6							■	■				
7				■		■					■	
8								■				
9				■						■		
10				■		■						■

HORIZONTALEMENT

1. Individu qui ramène la paix.
2. Préparation médicamenteuse. - Délectable.
3. Suit une erreur. - Amoureuses.
4. Mines. - Service d'espionnage étasunien.
5. De naissance. - Nationalisa.
6. Insipidité. - Organe.
7. Saison. - Sulfate double.
8. Couverture. - Humain.
9. Possédée. - Canard. - Existes.
10. Fourrrage. - Mare.

VERTICALEMENT

1. Infectée.
2. Individu qui transmet un bien.
3. Coléoptères.
4. Neuf. - Issue.
5. Décision volontaire. - Usité.
6. Colorer. - Rigolé.
7. Poète antique.
8. Bananier. - Puis.
9. Tempêtera.
10. Greffaient.
11. Page. - Note. - Désert.
12. Résiduelles.



JEUX DE MOTS

joseecardinala1@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

SOLUTIONS DU 1er juin 2017

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	S	O	T	E	R	I	O	L	O	G	I	E
2	U	V	U	L	E	S	■	O	P	I	N	A
3	S	A	B	I	R	S	■	T	A	R	■	N
4	U	T	E	S	■	U	N	I	L	O	B	E
5	R	I	R	E	■	E	I	R	E	■	U	S
6	R	O	I	■	O	S	E	E	■	E	T	■
7	A	N	S	E	S	■	C	N	■	P	I	E
8	N	N	E	■	E	M	E	T	T	A	N	T
9	T	E	E	S	■	O	S	■	O	T	E	R
10	E	R	S	E	A	U	■	F	R	E	R	E

JEU DE CHIFFRES

DIFFICILE

	9	4						
						2	1	
2	8						3	
	6			8	1		9	3
9		5	3				8	
			9	2		1		4
			2	6		3		1
6	5	3						8
8								7

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : *Éditions Goélette*

Solution dans le prochain numéro

SOLUTIONS DU 1er juin 2017

JEU DE CHIFFRES

7	4	2	3	6	9	5	1	8
5	1	9	4	7	8	6	2	3
8	6	3	1	5	2	9	7	4
3	7	4	5	1	6	2	8	9
6	9	8	2	3	4	1	5	7
1	2	5	8	9	7	4	3	6
9	3	6	7	2	5	8	4	1
4	5	7	9	8	1	3	6	2
2	8	1	6	4	3	7	9	5

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

L'ITINÉRAIRE
itineraire.ca

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.

Solution dans le prochain numéro

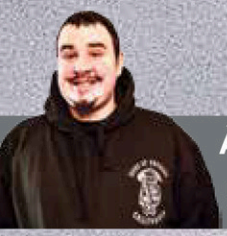
Jacques Chagnon
Député de
Westmount–Saint-Louis

Bureau de circonscription
1155, boulevard Robert-Bourassa
Bureau 1312
Montréal (Québec) H3B 3A7

(514) 395-2929
jchagnon-wsl@assnat.qc.ca

Joyeuse fête nationale du Québec à tous et une heureuse fête du Canada!

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC



À PROPOS...

PAR SYLVAIN GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

des animaux

Les animaux ne se sentent pas prisonniers de la nature, c'est pourquoi la question de devenir libre ou non ne se pose même pas pour eux. L'homme crée sa propre prison et aspire ensuite à la liberté.

Swami Prajnanpad

L'amour d'un animal ça se mérite, alors que l'amour des hommes ça se gagne.

Jean-Marie Gourio

Les animaux menacés d'extinction ont le malheur d'avoir l'homme comme prédateur.

Mazouz Hacène

L'homme est un animal qui a la faculté de penser quelquefois à la mort.

Jules Renard

Nous avons oublié ce que les pierres, les plantes et les animaux savent toujours. Nous avons oublié comment être ; être calme, être nous-mêmes, être où la vie se trouve : ici et maintenant.

Eckhart Tolle

Le discours, c'est ce qui distingue la personne humaine de l'animal et le démocrate de la brute.

Françoise Giroud

Le monde pourrait vivre sans tuer ni animal ni végétal.

Théodore Monod

Tous les animaux connaissent ce qui leur est nécessaire, excepté l'homme.

Pline l'Ancien

Les animaux, eux, ont une pureté que l'homme a définitivement perdue.

Brigitte Bardot

Les animaux sont des amis tellement agréables – ils ne posent jamais de questions, ils ne font aucune critique.

George Eliot

L'homme appartient à ces espèces d'animaux qui, une fois blessés, peuvent devenir particulièrement féroces.

Gao Xingjian

Un homme cruel avec les animaux ne peut être un homme bon.

Gandhi

PHOTO : SINGLE HO (123RF)

ÉDUC'ALCOOL

L'alcool et la saison estivale : Pour profiter de l'été... et s'en rappeler !

Après des mois d'hibernation, c'est enfin le temps de sortir et de profiter à nouveau des bienfaits du soleil et des splendeurs de notre belle province ! Le début de la saison estivale entraîne plusieurs occasions de prendre un verre, que ce soit l'appel des terrasses après le travail, les nombreux festivals extérieurs ou la saison des bals de finissants pour les plus jeunes.

Bien que plusieurs de ces activités soient culturellement associées à la consommation d'alcool, il est de mise de rester prudent. Que l'on pense au soleil qui nous tape sur la tête ou aux nombreuses activités nautiques à portée de main, un bon grand verre d'eau est un meilleur choix dans plusieurs situations.

Il est donc préférable de ne pas trop se laisser emporter par l'appel des beaux jours et de rester plus sage, ce qui ne veut pas dire que l'on doit se priver des plaisirs estivaux! Boire modérément ou troquer le verre de rosé de trop pour un jus rafraîchissant, surtout sur l'eau, pourrait même vous permettre de profiter encore plus de votre été, sans avoir à gaspiller de belles journées ensoleillées à cuver votre lendemain de veille à l'abri du soleil.

Les conseils du pro

- **Attention aux coups de chaleur !** La consommation d'alcool au soleil vous rend plus sensible aux insolations. Il est donc préférable de rechercher l'ombre et de modérer la quantité d'alcool que vous buvez.
- **Variez vos breuvages.** De plus en plus de boissons non alcoolisées sont offertes sur le marché. Éduc'alcool vous propose même une série de merveilleux cocktails sans alcool disponibles sur le site **alternalcool.com** Visitez-le. Vous y aurez de très agréables surprises.
- **Bière et eau, même combat ?** Vous avez envie d'une bière fraîche pour vous désaltérer par une journée chaude? Attention, la bière, comme le vin et les spiritueux, a un effet déshydratant. Si vous tenez à en prendre une, pensez à l'accompagner d'eau.
- **Alcool et plan d'eau.** Au chalet ou en vacances, il n'est pas rare de boire de l'alcool à la plage ou en bateau. Soyez prudents avant de vous aventurer dans l'eau et n'oubliez pas que sur l'eau , un verre en vaut trois.
- **Restez alerte.** Pour votre sécurité et celle de vos amis, assurez-vous de toujours garder les idées claires, que ce soit pendant un 5 à 7 ou une soirée bien arrosée! Un accident est si vite arrivé.

Éduc'alcool

La modération a bien meilleur goût.

PHOTO : ANDOR BUJDOSO (123RF)

Prendre un p'tit coup...

Il fait enfin beau et chaud. Avec vos collègues, vous décidez d'aller prendre un verre sur une terrasse après le boulot.

a) À votre arrivée, vous vous commandez quelque chose à grignoter en même temps qu'un verre de blanc, question de ne pas boire sur un estomac vide.

b) Vous vous commandez une pinte en vous disant qu'elle risque de vous monter à la tête assez rapidement puisque vous n'avez pas mangé depuis le dîner. Vous vous assurez donc d'avoir aussi un verre d'eau.

c) Vous prenez la place la plus ensoleillée et commandez une tournée de shooters pour tous, question de célébrer l'arrivée de l'été! Vous vous empressez de boire ceux que vos collègues refusent.

Vous vous rendez dans un festival avec des amis. Votre sac à dos contient...

a) ... une casquette, une grande bouteille d'eau et des collations.

b) ... une casquette et six canettes de bière, que vous vous faites confisquer à l'entrée, à votre grande déception.

c) ... deux bouteilles d'eau remplies de gin tonic. Le jeune qui fouille votre sac à l'entrée du site n'y voit que du feu! Vous êtes fier de votre coup, jusqu'à ce qu'un agent de sécurité vous sorte du site deux heures plus tard, à cause de votre état d'ébriété avancé.

Vous organisez le premier barbecue de l'été dans votre cour, au bord de la piscine. Que prévoyez-vous pour les consommations de vos invités ?

a) Quelques choix de boissons alcoolisées, mais aussi plusieurs choix de cocktails sans alcool pour satisfaire votre amie enceinte, les chauffeurs désignés et ceux qui ne boivent tout simplement pas d'alcool. Sans oublier de mettre de l'eau à la disposition de tout le monde.

b) Rosé, mousseux, bière... Ce qui se boit bien au bord de la piscine, quoi! Vous n'oublierez pas d'offrir de l'eau à vos invités à l'occasion.

c) Plusieurs sortes de bières, du vin, du fort! L'adage ne dit-il pas « plus on est soûl, plus on rit »?

educalcool.qc.ca

fetenationale.quebec
Québec, emblème de notre fierté
© Sophie Lemelin
Mouvement national des Québécoises et Québécois
La Fête nationale du Québec
Québec